This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600089901X

NOTICE

SUR ANACRÉON

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

NOTICE

SUR

ANACRÉON

PAR

AMBROISE FIRMIN DIDOT

PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1864

293. h. 3.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

NOTICE

SUR ANACRÉON

I.

C'est sous le climat enchanteur de l'Ionie, c'est dans ces îles fortunées placées entre l'Asie et la Grèce, où de nos jours encore la brise embaumée porte au loin sur les mers le parfum des orangers, que naquit la poésie lyrique. Mais, soumises aux mêmes lois de la fatalité que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ces îles que de loin je croyais voir s'élever du sein des flots comme des corbeilles de fleurs, ne m'ont offert quand je les ai visitées que des rivages devenus stériles sous la triste domination musulmane : les chants d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho, de Simonide, ces poëtes lyriques que l'antiquité plaçait à côté d'Homère, ne s'y font plus entendre; à peine en reste-t-il un faible écho dans des fragments épars et mutilés.

Quelques siècles auparavant, alors que dans la Thrace Orphée et Musée civilisaient par leurs chants, dont la lyre à quatre cordes soutenait l'enthousiasme, des populations encore sauvages, Olympus en Phrygie et Olen en Lydie faisaient entendre sur les modes phrygien et lydien des accents qu'une lyre à sept cordes rendait plus mélodieux.

C'est à Lesbos que naquirent Terpandre, Sapho, Alcée et

Lesbonax; c'est à Chios qu'Homère est né, à Paros Archiloque, à Céos Simonide et Bacchylide, à Samos les poëtes épiques Chœrilus, Panyasis, et le chef de cette pléiade de poëtes pythagoriciens qui ont rapproché l'homme de la divinité dans leurs vers inspirés par la morale et la religion; c'est à Téos, dans la presqu'île de Clazomène, que naquit Anacréon, l'an 572 avant Jésus-Christ (1).

Placées entre ces deux échos de l'Europe et de l'Asie, ces îles de la Grèce, par l'union de deux peuples doués d'imagination et du sentiment du beau, produisirent ces merveilles qui nous étonnent encore, et près d'elles Athènes, tournée aussi vers l'Orient, est le foyer lumineux d'où a rayonné pour éclairer le monde tout ce que l'esprit humain a de plus sublime.

Depuis la Thrace et la Béotie, où naquirent les poëtes lyriques Linus, Pindare et Corinne, jusqu'à Sparte, qui eut aussi des poëtes, des artistes, des sages, et que les chants de l'Athénien Tyrtée conduisirent à la victoire, toute la partie orientale de la Grèce est fertile en noms chers aux arts et à la poésie (2); tandis que l'autre partie, tournée vers l'Occident, depuis Messène jusqu'à l'Acarnanie et l'Épire, semble frappée d'une stérilité qui s'étend même aux belles îles Ioniennes (3), Corcyre, Leucade, Céphalonie, Zante, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Fior di Levante*.

(1) Voyez les *Observations* placées à la fin de cette Notice.

(2) C'est à Sparte que les poésies d'Homère recueillies par Lycurgue apparurent pour la première fois. Chilon, Gitiadas, à la fois artiste et poëte lyrique, et d'autres étaient spartiates; le grand poëte Alcman que Suidas appelle le Laconien de Messoa, vécut dès son enfance à Sparte, où il composa tous ses chefs-d'œuvre poétiques. On croit qu'il fut inscrit à Messoa en Laconie parmi ses citoyens, après son affranchissement.

(3) Nom que cette mer et ces îles ont reçu, a dit Eschyle dans son *Prométhée enchaîné*, v. 840, en mémoire des aventures d'Io et de Jupiter ἀφ οὗ... πόντιος μυχὸς... Ἰόνιος κεκλήσεται.

Les habitants de ces îles situées dans l'Ἰόνιον πέλαγος ne sont donc pas de race ionienne comme la ressemblance de ce nom avec celui de Ἴωνες pourrait le faire présumer. Denys le Périégète désigne ainsi cette partie de la mer Adriatique ἅλμην Ἰονίην.

Quand la domination macédonienne eut détruit la liberté dans Athènes, les Muses exilées vinrent encore se réfugier aux confins de l'Asie; Alexandrie succède à Athènes, et la cour des Ptolémées vit briller de son dernier éclat la poésie lyrique, qui vint enfin expirer en Sicile, à Syracuse, son dernier refuge. A trois siècles de distance, Anacréon et Théocrite sont les modèles les plus parfaits de cette poésie inspirée par les Grâces et les Amours.

Désormais c'est dans les hymnes chrétiennes de Synésius, de Grégoire de Nazianze, de Sophronius, de Margunius qu'on retrouvera, refroidi mais purifié par l'amour divin, un reflet de ces chants profanes de l'antiquité.

Aujourd'hui, plus heureux que nos devanciers, nous pouvons mieux juger la poésie d'Anacréon par ses odes, découvertes au seizième siècle. Les images gracieuses qu'elles nous offrent brillent encore de la douce lumière d'Ionie, quoique voilée par des nuages que la critique s'efforce de dissiper.

Par les fragments qui nous restent d'Archiloque et d'Alcée, on voit que leurs chants d'amour se ressentaient de la violence des passions qui inspiraient leur muse politique et satirique. Dans les odes de Sapho, Vénus nous apparaît comme une divinité fatale; chez Anacréon c'est toujours une aimable déesse accompagnée de Bacchus et des Amours (1).

Dès les premiers temps de l'antiquité, le nom d'Anacréon, rappelle ce que la poésie a de plus gracieux. « La poésie d'Anacréon est consacrée tout entière à l'amour », a dit Cicéron (2); et le nom d'anacréontique s'attachera toujours à ce genre aimable, cher surtout aux Français, peuple heureux, vivant sous un climat tempéré, où la vigne pros-

(1) Ovide a dit · « Si ma passion pour ma maîtresse s'accroît en lisant les poésies de Sapho, c'est la muse du poëte de Téos qui a adouci mes mœurs. »

(2) Anacreontis quidem tota poesis est amatoria.
(CICER., *Tuscul.*, IV, 33.)

père, et qui, comme le peuple d'Athènes, par l'enjouement, la facilité et les grâces de l'esprit,

A le don d'agréer infus avec la vie.

Tout en consacrant sa muse à des poésies légères, Anacréon sut quelquefois s'élever jusqu'à des accents que n'aurait pas désavoués Pindare; mais si le poëte de Dircé, nourri dans la ville dorienne de Thèbes, inspiré par une muse plus chaste, s'éleva, sous l'invocation de Jupiter Olympien, de Diane et de Cérès, divinités dont il semble le prophète (1), à de plus hautes pensées, ne nous étonnons pas qu'Anacréon, né sous le climat de la voluptueuse Ionie, passant des jours heureux à Samos à la cour d'un ami des lettres, des plaisirs et des beaux-arts, ait laissé sa muse se complaire dans des chants moins sévères. Cette cour, où l'on voit Anacréon succéder à Pythagore, nous offre, par un singulier rapprochement, le contraste des entraînements qui charment et troublent la vie : les hautes spéculations de l'esprit et la séduction des sens.

Mais partout dans les poésies d'Anacréon, même les plus légères, se glissent les préceptes d'une sage philosophie; il nous reste des fragments de ses hymnes, de ses élégies, et quelques petites pièces conservées dans l'Anthologie, qui, sortant du cadre de la poésie légère, justifient les noms que lui a donnés l'antiquité : de sage, d'éloquent, de doux, de séduisant, d'agréable, de doux comme le miel, d'excellent poëte, de poëte de l'Ionie, de gloire de l'Ionie (2).

La musique en ajoutant un nouvel attrait à ces poésies légères les gravait encore mieux dans la mémoire des hommes, et contribuait à les répandre dans toute la Grèce

(1) Μαντεύεο, Μοῖσα, προφητεύσω δ'ἐγώ.
(PIND., *Frag.*)

(2) Σοφὸς, σοφώτατος, σοφιστὴς, ἡδὺς, ἥδιστος, ὁ χαρίεις, ὁ μελιχρὸς, ὁ καλὸς ποιητὴς, ὁ Ἰώνων ποιητὴς, εὖχος Ἰώνων. Selon Suidas, Socrate appelait Anacréon ἀνδρῶν ἁπάντων σοφώτατος.

où elles assuraient l'immortalité à son nom, qui, selon l'expression d'Athénée, était dans toutes les bouches (1).

Privées de leur chant les odes anacréontiques de Béranger s'effaceraient déjà de la mémoire des peuples; mais ces refrains, répétés par l'artisan dans l'atelier, par le matelot sur les mers, par le laboureur à la charrue, leur promettent une durée peut-être égale à celles d'Anacréon qu'elles surpassent quelquefois par l'élévation du sujet et de la pensée, sans en avoir le charmant abandon ni la simplicité. Comme elles, les odes d'Anacréon se chantaient souvent à table. Aristophane, dans l'une de ses comédies, fait dire à un convive :

« Chante-nous donc quelques-unes des chansons d'Ana-
« créon ou d'Alcée (2). »

Il en est aussi parlé dans les *Symposiaques* de Plutarque, où un poëte dit qu'en entendant réciter celles d'Anacréon ou de Sapho il s'est cru obligé de déposer la coupe, en rougissant de son infériorité (3).

Une de ces odes nous a même été conservée en entier par Aulu-Gelle dans le récit d'un festin littéraire auquel il assistait, et où elle fut chantée par de jeunes garçons et de jeunes filles s'accompagnant de la lyre (4). A la suite de la discussion qui s'éleva entre les convives, les odes d'Anacréon furent préférées à celles de Catulle et de Calvus, auxquelles on voulut bien accorder du mérite, et déclarées supérieures à celles de tous les autres poëtes latins. Au jugement de plusieurs Grecs qui assistaient à ce festin, Lævius fut trouvé sans agrément, Cinna sans grâce, Memmius dur (5).

(1) Ὃν [Ἔρωτα] ὁ σοφός ποτε ὑμνῶν Ἀνακρέων, πᾶσιν ἐστὶ διὰ στόματος.

(2) Ἄσον δή μοι σκόλιόν τι λαβὼν Ἀλκαίου κἀνακρέοντος. *Daitalenses*, fragm.

(3) Ὅτε καὶ Σαπφοῦς ἀναλεγομένης, καὶ τῶν Ἀνακρέοντος, ἐγώ μοι δοκῶ καταθέσθαι τὸ ποτήριον αἰδούμενος. VII, 8, 3. (Bibl. gr. Didot.)

(4) Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XIX, 9. C'est la dix-septième ode, Τὸν ἄργυρον τορεύσας.

(5) At postquam introducti pueri puellæque sunt, jucundum in modum Ἀνακρεόντεια pleraque, et sapphica et poetarum quoque recentium ἐλεγεῖα

On aime à voir dans les festins des anciens se mêler aux discussions philosophiques et littéraires de joyeuses chansons : c'était l'usage de nos pères, alors que la gaieté du bon temps, la gaieté *gauloise*, les charmait par sa naïveté. Chaque jour je la vois disparaître :

Le raisonner tristement s'accrédite,

et l'aimable société lyrique du *Caveau*, qui a compté tant de noms chers aux lettres, ne sera plus bientôt qu'un souvenir (1).

Ce sont cependant des sociétés de ce genre, fort multipliées en Grèce sous le nom d'*hétairies* (2), qui, par une transmission orale assez semblable à celle des rhapsodes,

quædam ἐρωτικὰ dulcia et venusta cecinerunt. Oblectati autem sumus, præter multa alia, versiculis lepidissimis Anacreontis senis..... Sæpeque percontabantur, quid de Anacreonte, cæterisque id genus poetis, sentiret? et ecquis nostrorum poetarum tam fluentes carminum delicias fecisset..., etc. (*Noct. Att.*, XIX, 9.)

(1) Avant que Béranger se fût fait connaître, l'un de nos meilleurs critiques, Hoffmann, disait : « Nous sommes trop savants, nous sommes trop sérieux, nous avons trop bon ton pour nous occuper des chansons. D'ailleurs on ne chante plus à table ; ce plaisir si cher à nos bons aïeux est maintenant abandonné aux dernières classes de la bourgeoisie. On chante dans nos salons ; mais on y chante des ariettes : les sons y sont tout, l'esprit n'y est pour rien. Les vers plats, sans poésie, sans grâce, sont exclusivement réservés pour la bonne compagnie, tandis que les couplets fins, spirituels et agréables sont le partage des couturières et des servantes.

« L'ode, pour qui nous avons tant de respect, n'est autre chose qu'une chanson. Les anciens ne distinguaient pas ces deux genres, ils les confondaient souvent dans la même pièce de vers. Anacréon s'est immortalisé par des chansons. Horace n'offre que des chansons dans un grand nombre de ses odes ; les idées les plus sublimes, les images les plus imposantes y sont mêlées aux élans bachiques et aux soupirs de l'amour. L'ode où ce grand lyrique chante d'une manière si pompeuse la mort de Cléopâtre commence par une strophe qui dit littéralement : C'est maintenant qu'il faut boire, c'est maintenant qu'il faut danser et charger les tables des mets les plus exquis, etc. » (*De la chanson. Œuvres d'Hoffmann*, t. III, p. 387, 388.)

(2) M. Léo Joubert, dans une très-remarquable dissertation sur la poésie lyrique, parle de ces hétairies. Voy. *Essais de critique et d'histoire*; Paris, 1863, in-18, p. 166.

nous ont conservé les chants lyriques plus sûrement que n'auraient pu le faire aux temps d'Archiloque et d'Alcée, et même d'Anacréon, de fragiles écorces d'arbre ou des tablettes de bois (1), puisque le marbre lui-même ne nous a conservé que quelques fragments mutilés des chefs-d'œuvre de Phidias et de Praxitèle, et qu'il ne reste rien des peintures d'Apelle, de Zeuxis, de Timanthe et d'Euphranor.

Jusqu'à quel point Anacréon, en faisant l'éloge de l'ivresse, s'y est-il livré lui-même? D'après de nombreux témoignages, le Dieu du Vin n'était pour Anacréon comme pour Horace, qu'un symbole, comme il le fut pour Ronsard, pour Béranger, et comme il l'est encore pour nos chansonniers; on ne doit donc voir dans leurs chants qu'une allusion à cette douce influence qui donne à la conversation plus de franchise et d'abandon, qui remplace par les rêves si doux de l'espérance la réalité des soucis et des peines, ce qu'Horace dépeint avec autant de vérité que de charme :

> Quid non ebrietas designat? Operta recludit,
> Spes jubet esse ratas, in prœlia ducit inertem;
> Sollicitis animis onus eximit, addocet artes;
> Fœcundi calices quem non fecere disertum?
> Contractâ quem non in paupertate solutum?

Pour Anacréon et ses contemporains Bacchus était, bien plus encore que pour Horace et les Romains, un dieu jeune, beau, ami de la lyre, vainqueur, le conquérant des Indes et l'aimable compagnon de Vénus et des Amours. Anacréon lui donne pour filles l'Ivresse et les Grâces (ode XLI); couronné des pampres de la vigne et de ses raisins, il présidait aux chants bachiques et aux enthousiasmes de la poésie lyrique. En vain Ronsard et sa pléiade, inspirés par l'amour de l'antiquité, tentèrent de ranimer chez nous ces souvenirs; leur enthousiasme, auquel ils donnaient aussi le nom d'ivresse, fut bientôt glacé, ainsi qu'on en peut juger

(1) En Grèce on ne commença à se servir du papyrus qu'au temps d'Alcée.

par l'invocation de Boileau dans son ode pour la *prise de Namur :*

> Quelle docte et sainte *ivresse*
> Aujourd'hui me fait la loi?

et celle de Lamotte dans son ode au *Temple de Mémoire :*

> Docte fureur, divine *ivresse,*
> En quels lieux m'as-tu transporté (1)?

Mais ces expressions figurées, ces transports *poétiques* qui, sous l'influence de la religion, des beaux-arts et du climat, n'offraient en Grèce et à Rome que des idées nobles et gracieuses, n'ont plus chez nous ce caractère et ne nous présentent que l'image d'une grossière ivresse, reléguée par Anacréon et par Horace chez les Scythes et les peuples barbares (2). Jamais dans la Grèce et l'Italie, que j'ai plusieurs fois parcourues, l'ivresse ne m'est apparue sous ce hideux aspect, même dans la plus basse classe. Cependant aux fêtes de Pâques, après le rigoureux carême des Grecs, j'ai assisté dans les places publiques de Cydonie, en Asie Mineure, à des repas qui duraient des journées entières, et où de nombreuses amphores, vidées par les buveurs, auraient produit dans d'autres climats les querelles et l'abrutissement.

Sous l'inspiration de la lyre et des Muses le vin et l'amour n'étaient pour Anacréon que l'emblème d'une vie paisible et fortunée dont il faisait apprécier le charme aux habitants de ces heureuses contrées. Si pourtant la muse d'Anacréon se montra trop complaisante pour les mœurs

(1) En parcourant les poésies lyriques de Lamotte, si froides, et ses pâles imitations des anciens poëtes lyriques, on sourit lorsqu'il s'écrie, dans ce qu'il appelle ses transports :

> Homère m'a laissé sa Muse,
> Et, si mon orgueil ne m'abuse,
> Je vais faire ce qu'il eût fait.

(2) Ἄγε, δῶτε, μηκέθ' οὕτω
Πατάγῳ τε κόλαητῷ
Σκυθικὴν πόσιν παρ' οἴνῳ
Μελετῶμεν, ἀλλὰ καλοῖς
Ὑποπίνοντες ἐν ὕμνοις.

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare, Thracum est : *tollite barbarum*
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis.

du temps, reproche qu'on peut également adresser à tant d'autres poëtes, à Horace et même à Virgile, rien dans sa vie ne prouve qu'il ait cédé aux exemples de la cour où il vécut, et qu'il n'ait pas mérité le nom de sage qui lui fut donné même par Platon (1).

Athénée, tout en reprochant aux poésies d'Anacréon trop d'indulgence, déclare que, quand ce poëte « a fait pré-
« sider l'ivresse à ses chants, il s'y calomnie à plaisir, se
« donnant comme ami des voluptés et de la mollesse, tan-
« dis qu'on devrait savoir qu'il était à jeun quand il les
« composait, et qu'étant vertueux, c'est sans raison qu'il
« feint d'être tel qu'il se représente (2). »

Dans l'éloge que Maxime de Tyr fait de l'art, des mœurs et des habitudes d'Anacréon, il attribue uniquement à sa passion pour le beau la description qu'il en donne partout où il le rencontre, et à des sentiments désintéressés les louanges qu'il accorde à la chevelure de Smerdis, aux yeux de Cléobule et au bel âge de Bathylle (3); et ailleurs, au sujet de l'amour de Polycrate pour Smerdis, il dit que ce beau jeune homme reçut de l'or, de l'argent et tout ce qu'un tyran amoureux peut donner, mais que Smerdis ne reçut d'Anacréon que des odes, des éloges, et ce que peut offrir un poëte aimable en qui la sagesse s'unissait à l'amour du beau (4).

(1) Δῆλον δ' ὅτι τινῶν ἀκήκοα ἤ που Σαπφοῦς τῆς καλῆς ἢ Ἀνακρέοντος τοῦ σοφοῦ. (Platon, *Phædr.*, XI, l. 8, Bibl. gr. Didot.) Cette expression est répétée par Maxime de Tyr d'après ce passage. Athénée donne aussi à Anacréon le nom de sage. (XV, 10, p. 671.)

(2) Athénée, X, 7, p. 429, B.

(3) Max. de Tyr, *Dissert.*, XXIV, 9 : Πάντων ἐρᾷ τῶν καλῶν καὶ ἐπαινεῖ πάντας· μεστὰ δὲ αὐτοῦ τὰ ᾄσματα τῆς Σμέρδιος κόμης καὶ τῶν Κλεοβούλου ὀφθαλμῶν καὶ τῆς Βαθύλλου ὥρας, ἀλλὰ κἀν τούτοις τὴν σωφροσύνην ὅρα·

Ἔραμαί τοι συνηβᾶν· χαρίεν γὰρ ἔχεις ἦθος.

Καὶ αὖθις « καλὸν εἶναι τῷ ἔρωτι τὰ δίκαια » φησίν, ἤδη δέ που καὶ τὴν τέχνην ἀπεκαλύψατο·

Ἐμὲ γὰρ λόγων εἵνεκα παῖδες ἂν φιλοῖεν,
Χαρίεντα μὲν γὰρ ᾄδω, χαρίεντα δ' οἶδα λέξαι.

(4) Max. de Tyr, *Dissert.* XXVI, 1, p. 103. (Bibl. gr. Didot.)

Quand nous lisons les anciens, surtout les Grecs, n'oublions jamais qu'en eux le premier sentiment est l'amour du beau, passion qui sous toutes ses formes, au physique comme au moral, fit naître dans la Grèce tant de chefs-d'œuvre en tous genres et tant de grandes actions. Cette passion, aussi vive peut-être de nos jours et mieux guidée par la morale chrétienne, est aussi la vie de la France, où l'amour passionné des lettres et des arts s'unit avec l'amour de la patrie et de la gloire.

Aristophane, dans une de ses comédies où il est parlé d'Anacréon, nous fait connaître l'idée qu'on avait généralement du beau dans ses rapports avec la nature :

AGATHON.

« Il ne saurait convenir à un poëte d'être rude d'aspect « et le poil hérissé. Vois Ibycus, Anacréon de Téos, Alcée, « qui surent adoucir l'harmonie, dansant gracieusement « à la mode ionienne et la tête emmitrée. Vois Phryni- « chus; tu le connais sans doute? Il était beau et avait de « belles tuniques; aussi ses drames étaient-ils beaux, car « tout est d'accord dans la nature.

MNÉSILOCHOS.

« C'est donc pour cela que le laid Philoclès fait de « laids ouvrages, et le méchant Xénoclès de méchants « vers, et le froid Théognis des poésies glaciales?

AGATHON.

« Nécessairement; aussi, voyant cela, ai-je pris soin de « ma personne.

EURIPIDE.

« Moi de même; dans ma jeunesse j'en ai fait autant « quand j'ai commencé à faire des tragédies. »

Si pourtant Anacréon sut, ainsi qu'on l'assure (1), adoucir

(1) Οὕτω καὶ Ἀνακρέων Σαμίοις Πολυκράτην ἡμέρωσε, κεράσας τῇ τυραννίδι ἔρωτα, Σμερδίου καὶ Κλεοβούλου κόμην, καὶ αὐλοὺς Βαθύλλου, καὶ ᾠδὴν ἰωνικήν. (Maxime de Tyr, *Diss.*, XXXVII, § 5, p. 147, Bibl. Didot.)

les mœurs d'un tyran, à la cour duquel il vivait, et le rendre moins cruel, il mérite quelque indulgence : rarement un poëte résiste à l'influence des rois amis des lettres. Voltaire, dont les poésies légères l'emportent quelquefois sur celles d'Anacréon, céda comme lui à la séduction, et se laissa entraîner à la cour d'un roi qui ne donnait pas de meilleurs exemples que Polycrate. Mais Voltaire en a noblement témoigné son repentir quand, reprenant sa dignité, il nous dit :

Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse.
Platon va raisonner à la cour de Denys ;
Racine, janséniste, est auprès de Louis;
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains;
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes.
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes....
J'y fus pris ; j'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère.....
Que je suis revenu de cette erreur grossière !

On pourrait savoir quelle a été à toutes les époques l'opinion de la postérité sur Anacréon par quelques fragments épars dans les écrits des anciens et des modernes.

Platon a félicité Charmide de l'honneur qui rejaillit sur son illustre maison et ses aïeux d'avoir été célébrés par Solon et par Anacréon (1).

Les poésies d'Anacréon étaient offertes en présent aux dames, ainsi que nous l'apprend cette épigramme (2) :

« Les cinq livres de poésies lyriques que ce manuscrit

(1) Ὑπ' Ἀναχρέοντος καὶ ὑπὸ Σόλωνος ἐγκεκωμιασμένη. (*Charm.*, § 6, p. 158.)

(2) Anthologie, *Épigrammes descriptives*, 239. — C'est ce que confirme Ammonius, *Syn.*, ed. Valck., 42, et l'*Etymologicon magnum*, *v.* Μῦθος. Suidas parle aussi des cinq livres d'Anacréon, t. I, 280.

« renferme sont l'œuvre inimitable des Grâces. Anacréon, « l'aimable vieillard de Téos, les a composés, la coupe à la « main ou avec les Amours. C'est un don que pour son « jour de naissance nous offrons à Antonia, qui brille de « tous les attraits de l'esprit et de la beauté. »

Horace qui en imitant une des odes d'Anacréon, a eu le même bonheur que La Fontaine, celui d'imiter en maître, nous dit que les poésies d'Anacréon conservaient encore de son temps toute leur fraîcheur, et que sous la facilité du style les traces du travail disparaissaient (1).

Dans son *Misopogon*, l'empereur Julien dit des poésies d'Anacréon qu'elles sont les unes sévères et les autres gracieuses (2); et c'est avec autant d'élégance que de délicatesse qu'il s'inspire des souvenirs d'Anacréon et de Sapho dans une de ses lettres à Eugène :

« S'il m'était permis, comme au poëte harmonieux de « Téos, que le vœu d'être changé en oiseau pût s'accomplir, « ce ne serait ni vers l'Olympe ni pour quelque dépit amou- « reux que je m'envolerais; c'est au pied de tes coteaux « que tu me verrais m'abattre, afin de t'embrasser, *ô toi*, « *mon cher souci*, comme l'a dit Sapho (3). »

Bornons-nous à ces citations : elles prouvent que les poé-

(1) Non elaboratum ad pedem. (Epod., XIV, 9.) C'est ce que dit avec plus de développement le scoliaste d'Hermogène (p. 405, ed. Ald.) :

Ἢ ἐξισοῦμεν τοῖς εὐτελέσι πράγμασι τοὺς λόγους, καὶ ποιοῦμεν ἀφέλειαν, ὡς πολλὰ τῶν Ἀνακρέοντος.

(2) Ἀνακρέοντι τῷ ποιητῇ πολλὰ ἐποιήθη μέλη σεμνὰ, καὶ χαρίεντα· τρυφᾶν γὰρ ἔλαχεν ἐκ Μοισῶν ou plutôt Μοισᾶν.

(3) Εἰ δέ μοι θέμις ἦν, κατὰ τὸν Τήϊον ἐκεῖνον μελοποιὸν, εὐχῇ τὴν τῶν ὀρνίθων ἀλλάξασθαι φύσιν, οὐκ ἂν δήπου πρὸς Ὄλυμπον, οὐδὲ ὑπὲρ μέμψεως ἐρωτικῆς, ἀλλ' εἰς αὐτοὺς ἂν τῶν ὑμετέρων ὀρῶν πρόποδας ἔπτην, ἵνα σε τὸ μέλημα τοὐμὸν, ὥς φησιν ἡ Σαπφώ, περιπτύξωμαι. (Jul., ep. 18.)

Je retrouve parmi les fragments d'Anacréon les vers auxquels Julien fait allusion :

Ἀναπέτομαι δὴ πρὸς Ὄλυμπον πτερύγεσσι κούφαις
Διὰ τὸν ἔρωτ', οὐ γὰρ ἐμοὶ παῖς ἐθέλει συνηβᾷν.

sies d'Anacréon furent aussi bien accueillies dans l'antiquité qu'elles le sont de nos jours; son nom restera éternellement attaché à ce genre, dont il fut le maître s'il n'en fut pas le créateur, et la Grèce croit en entendre encore quelques accents dans les poésies lyriques de Christopulos, qu'elle chante en dialecte éolo-dorique aux mêmes lieux où résonna la lyre d'Anacréon.

Consacrée par tant de témoignages, sa gloire a survécu à la perte de presque toutes ses œuvres, et ce fut un grand événement lorsque au milieu du seizième siècle, Henri Estienne retrouva les titres au brevet d'immortalité qu'Anacréon reçut d'Horace il y a dix-huit siècles (1), et que l'on croyait perdus à jamais. Leur authenticité fut contestée; mais l'accord unanime de tant d'éditeurs, de traducteurs, d'imitateurs, qui depuis trois siècles les reproduisent sans cesse dans tous les pays, l'a sanctionnée en les plaçant au rang des chefs-d'œuvre de l'antiquité.

On y retrouve le naturel aimable, la simplicité gracieuse qui leur donnent le caractère tout particulier signalé par Denys d'Halicarnasse et par Hermogène; tous deux accordent à Anacréon, de même qu'à Ménandre, d'avoir su faire parler naturellement et comme si on les entendait les femmes et les amants (2).

« L'immortalité littéraire tient à l'art bien plus qu'aux « sujets dont il s'occupe. C'est la magie du poëte de trans- « former ce qu'il touche; c'est l'honneur de la pensée d'être « plus précieuse que tout ce qu'elle décrit (3). »

Les poésies d'Anacréon feront toujours le charme de

(1) Nec, si quid olim lusit Anacreon,
Delevit ætas.

(2) Hermogène, *De formis orat.* 2, 3, p. 387. — Denys d'Halicarnasse, *De struct. orat.*, 23, p. 204. — Le scoliaste d'Hermogène, p. 403, Ald.

(3) Ainsi s'exprime M. Villemain, dans son bel ouvrage sur la poésie lyrique et sur Pindare.

la jeunesse et de l'âge mûr; elles rappelleront de doux souvenirs à la vieillesse; elles vivront autant que la rose qu'il a célébrée et qui conserve son parfum alors même qu'elle perd ses couleurs :

Τόδε καὶ χρόνον βιᾶται,
χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας
νεότητος ἔσχεν ὀδμήν.

II.

VIE D'ANACRÉON.

Il est difficile de fixer l'époque de la naissance d'Anacréon. Celle de la 52e olympiade (1) me paraît s'accorder le mieux avec le peu de renseignements qu'on trouve dans les anciens auteurs.

Anacréon quitta jeune encore la ville de Téos, où il était né, pour se rendre à Samos auprès de Polycrate, dont il adoucit la violence du caractère par les charmes de la poésie et de la musique. Il fut même, dit-on, son précepteur (2), et d'après le témoignage de Strabon (3), de Pausanias, d'Élien et de plusieurs autres, il vécut dans son intimité. Hérodote ajoute même qu'Anacréon était auprès de Polycrate lors de l'entrevue que l'envoyé d'Orœtès, gouverneur de Sardes (4), eut avec le tyran de Samos, ce qui a fait supposer à madame Dacier qu'il avait été son ministre.

On trouve une preuve de l'amitié que ce prince, passionné pour la poésie, portait à cet aimable poëte, dans l'avertissement donné par Amasis à Polycrate de se défier

(1) Eusèbe dit la 62e, et Tanneguy Lefebvre la 72e olympiade.

(2) Παιδαγωγός (Himer., XXX, 3.) — Maxime de Tyr, *Dissert.* XXI.

(3) Τούτῳ [τῷ Πολυκράτει] συνεβίωσεν Ἀνακρέων ὁ μελοποιὸς, καὶ πᾶσα ἡ ποίησις πλήρης ἐστὶ τῆς περὶ αὐτοῦ μνήμης. (Strab., l. XIV, p. 638.) — Συνῆσαν δὲ ἄρα καὶ τότε τοῖς βασιλεῦσι ποιηταί· καὶ πρότερον ἔτι καὶ Πολυκράτει, Σάμου τυραννοῦντι, Ἀνακρέων παρῆν. (Paus. 1, 2.) — Élien, *Var. Hist.* IX, 4. — Maxime de Tyr, dans plusieurs de ses *Dissertations*. Stobée *Eclog. ethic.*, c. 91. — Apulée, *Florid.*, p. 351.

(4) Λέγουσι πέμψαι Ὀροίτεα ἐς Σάμον κήρυκα.... καὶ τὸν Πολυκράτεα τυχεῖν κατακείμενον ἐν ἀνδρεῶνι, παρεῖναι δέ οἱ καὶ Ἀνακρέοντα τὸν Τήϊον. (L. III, c. 121.)

de la fortune, si prodigue envers lui, et qui en le comblant de biens lui avait encore donné Anacréon pour ami (1).

Quand Harpagus, lieutenant de Cyrus, se fut emparé de Téos et de Milet, en 540, ce vers, qui depuis devint un proverbe, fut attribué à Anacréon :

Jadis les Milésiens étaient braves (2).

Après la catastrophe qui, en 522 (av. J.-C.), précipita du faîte des prospérités Polycrate, lui faisant expier son bonheur par une mort cruelle, Anacréon, qui alors devait avoir cinquante ans, se retira auprès d'Hipparque, ce tyran non moins ami des lettres que son père Pisistrate à qui l'on doit la conservation des poésies d'Homère. Hipparque envoya chercher Anacréon dans une galère à cinquante rameurs. C'est de Platon que nous tenons ce détail (3). Anacréon vécut à Athènes, avec Simonide et quelques hommes distingués, tels que Charmide ; Platon rappelle l'éloge qu'il fit de la beauté, de la vertu et des qualités de Critias, fils de Dropide, et de cette heureuse famille (4).

En 514 av. J.-C. il quitta Athènes après l'assassinat d'Hipparque par Aristogiton ; il avait alors cinquante-huit ans.

A la suite de la révolte d'Histiée, en 496, les habitants de

(1) Πολυκράτην μὲν γὰρ οὐδὲ τὸ ἐξ Αἰγύπτου νουθέτημα ἔπεισε μὴ φρονεῖν μέγα ἐπὶ εὐδαιμονίᾳ, ὅτι ἐκέκτητο θάλασσαν Ἰωνικὴν, καὶ τριήρεις πολλὰς, καὶ σφενδόνην καλὴν, καὶ Ἀνακρέοντα ἑταῖρον, καὶ παιδικὰ Σμέρδιν. (Max. Tyr., *Diss.*, XXXV, 2. p. 137. Bibl. gr. Didot.)

(2) Πάλαι ποτ' ἦσαν ἄλκιμοι Μιλήσιοι.

Ce vers nous offre la réponse que fit l'Oracle consulté selon les uns par les Cariens, selon les autres par Polycrate, relativement à une alliance avec les Milésiens. Postérieurement à Anacréon, Aristophane a dit :

Ὦ πάλαι ποτ' ὄντες ἡμεῖς ἄλκιμοι μὲν ἐν χοροῖς
Ἄλκιμοι δ' ἐν μάχαις.

(3) Plat., *Hipparchus*, p. 558, t. I, Biblioth. grecque édit. Didot. — Élien, *V. H.*, VIII, 2. — Bergk, *Anacréon*, fr. 55.

(4) Dans le passage déjà cité du *Charmide*.

la ville de Téos, ne pouvant plus supporter le joug des Perses, émigrèrent de nouveau en Thrace, à Abdère, où ils formèrent une colonie (1). On croit qu'Anacréon, qui s'était alors retiré dans sa ville natale, suivit ses concitoyens à Abdère, pour chercher en Thrace, comme le fit plus tard Thucydide, un repos dont on jouissait rarement dans la Grèce. Il avait alors soixante-seize ans, et, suivant toute apparence, c'est pendant son séjour dans cette ville qu'il composa cette petite pièce de vers :

« La ville d'Abdère tout entière a fait retentir ses cris « de douleur autour du bûcher du vaillant Agathon, mort « pour sa défense; il le méritait. Jamais parmi les jeunes « gens l'implacable Mars n'en immola de plus brave dans « le tourbillon d'une affreuse mêlée (2). »

Une des pièces satiriques d'Anacréon était dirigée contre un certain Artémon, qu'il maltraite fort pour ses mœurs efféminées, et qu'il représente se faisant porter sur une litière, une chaîne d'or au col, couvert d'un parasol d'ivoire, comme les femmes. Dans son jeune âge, cet Artémon paraît avoir été le rival d'Anacréon, qui cherchait à plaire à la blonde Eurypyle, dont l'Anthologie nous a conservé le nom dans cette épigramme :

«Même parmi les bienheureux, Anacréon, toi la gloire « de l'Ionie, sois toujours assis aux aimables festins ! puis-

(1) La révolte d'Histiée eut lieu en l'an 496 av. J.-C.; mais Strabon nous dit que ce ne fut qu'à la suite des vexations éprouvées par les Téiens de la part des Perses qu'ils allèrent se réfugier à Abdère (l. XIV, ch. 1, 30). Cette ville fut de tout temps célèbre par son goût pour la musique : Anacréon ne s'y trouvait donc pas, comme Ovide, au milieu des Barbares. Ἐκπεσὼν δὲ Τέω διὰ τὴν Ἰστιαίου ἐπανάστασιν ᾤκισεν Ἀβδηρα ἐν Θρᾴκῃ. (Suidas.)

(2) Ἀβδήρων προθανόντα τὸν αἰνοβίην Ἀγαθωνα
Πᾶσ' ἐπὶ πυρκαϊῆς ἥδ' ἐβόησε πόλις.
Οὔτινα γὰρ τοιόνδε νέων ὁ φιλαίματος Ἄρης
Ἠνάρισε στυγερῇς ἐν στροφάλιγγι μάχης.

« ses-tu, couronné de fleurs et plongé dans une douce « ivresse chanter les boucles ondoyantes de la belle Eu- « rypile, de Mégistès ou du Thrace Smerdis. Ta vie tout « entière, vieillard ! a été fidèle au triple culte des Muses, « de Bacchus, de l'Amour (1). »

La statue que fit Polyclète de cet Artémon le Périphorète est citée parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture (2).

Les poésies d'Anacréon sont presque entièrement perdues, et parmi ses hymnes celui qui est consacré à Apollon ne saurait lui être attribué, d'après l'opinion de M. Boissonade, ou du moins ne nous est parvenu que très-altéré. Au reproche qu'on lui faisait de composer des odes plutôt en l'honneur de jeunes garçons et de jeunes filles qu'en l'honneur des dieux, il répondit : « Mais ne sont-ce pas aussi de petits dieux? » (3)

Anacréon ne fut pas étranger au sentiment du beau dans les arts, ainsi qu'on en peut juger lorsqu'il décrit aux peintres (4) et aux graveurs le portrait de sa maîtresse, le disque de Vénus, et les belles coupes dont le hasard fera peut-être découvrir quelque imitation parmi celles que l'on retrouve enfouies dans le sol même de la Grèce ou qui ont été reproduites par l'art étrusque en Italie.

Dans une ode où Anacréon recommande de ne représenter *ni les histoires tragiques ni les terribles célébrations des*

(1) *Anth. palat.*, VII, 27, et t. I, p. 131. Le nom de cette maîtresse se retrouve plusieurs fois dans les poésies d'Anacréon.

(2) Aristophane, dans sa pièce des *Acharniens*, a fait mention d'un Artémon qu'il ne traite guère mieux; mais, les *Acharniens* n'ayant été représentés qu'en 425 avant J.-C., c'est probablement un fils de cet Artémon qu'Aristophane range parmi plusieurs autres mauvais sujets.

(3) Menander, *de Encomiis*, I, ch 2, περὶ ὕμνων τῶν εἰς θεούς.

(4) C'est aux peintres employant la cire dans leur procédé d'encaustique qu'Anacréon donne ses indications. Or, comme Pline (*H. N.* XXXV, 39) ne fait remonter l'emploi de la peinture à l'encaustique, inventée par Polygnote, que vers l'an 450 avant l'ère vulgaire, on pourrait en conclure que les odes d'Anacréon où il est question de ce genre de peinture ne doivent pas lui être attribuées; mais ce passage de Pline, d'ailleurs très-confus, est fort controversé.

mystères (1), il semble faire allusion aux tristes sujets retracés sur tant de vases grecs ou étrusques, et dont la coupe du Lydien Alcman, ou d'Alcée qui avait parcouru les régions asiatiques, offrait peut-être quelque image.

C'est à Anacréon que l'on attribue l'invention de l'instrument de musique nommé *barbiton*. Sapho fut la première qui se servit de la *pectide* (2).

Un petit poëme d'Anacréon donna probablement au poëte alexandrin Callimaque l'idée de rivaliser avec lui sur un sujet analogue. Anacréon avait célébré la chevelure de Smerdis, Callimaque fit l'apothéose de celle de Bérénice. Selon le récit d'Élien : « Polycrate de Samos, « ami des Muses, avait en grande estime le poëte de « Téos, Anacréon; il cultivait son amitié, se plaisait « dans sa société et admirait ses poésies. Je blâme fort, « ajoute Élien, l'amour désordonné de Polycrate pour les « plaisirs; mais si Smerdis fut célébré par Anacréon en « des termes passionnés, et si ce jeune homme, sensible « à ses éloges, s'attacha respectueusement au poëte et « s'éprit d'amour pour les qualités de son âme, au nom « des dieux ! la calomnie, qui doit respecter le poëte de « Téos, ne saurait l'accuser de déréglement. Lorsque Po- « lycrate, jaloux de l'amitié que témoignait Smerdis à « Anacréon et des éloges que le poëte prodiguait à cet « aimable enfant, lui coupa sa belle chevelure, croyant « par cet affront punir Anacréon, celui-ci ne fit à Poly- « crate que des reproches sages et mesurés, et donna à « entendre que c'était ce jeune homme qui par caprice « s'était lui-même coupé les cheveux. Mieux que per- « sonne Anacréon chantera la chevelure coupée de Smer- « dis (3). »

La charmante épigramme sur la célèbre génisse exécutée en bronze par Myron, quoique placée dans l'Anthologie

(1) Ode XVIII.
(2) Athénée, XIV, 9.
(3) Élien, *Var. hist.*, IX, 4.

sous le nom d'Anacréon, doit être restituée à Théocrite, puisque Myron est né en 502 :

« Pasteur, éloigne ton troupeau, de peur que, confondue avec tes autres « génisses, tu n'emmènes aussi celle-ci, faite par Myron, on pourrait dire, « toute vivante. »

A la suite d'une maladie grave, qui le força de renoncer quelque temps aux Muses, Anacréon malgré son âge reprit sa lyre, et voulut de nouveau chanter ses amours (1).

Il mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (2), suffoqué par un pepin de raisin qui s'introduisit dans la trachée-artère, et à la suite d'efforts que la faiblesse de l'âge rendit impuissants (3). Le poëte Simonide a composé ces deux épitaphes pour sa tombe (4) :

I.

« O vigne, qui adoucis toutes les peines, qui nous prépares « l'ivresse, ô mère du raisin, toi dont les pousses en spirale « s'entre-croisent comme un tissu flexible, épanouis-toi « sur le cippe d'Anacréon de Téos et sur le tertre léger de « sa tombe, afin que cet ami du vin et de la joie, qui dans « son ivresse charmait toute la nuit ses jeunes convives aux « accords de sa lyre, porte sur sa tête dans son sépulcre « même de belles grappes, dont le jus s'épanche en ro- « sée sur la bouche du vieux poëte, d'où s'exhalent des « chants plus doux encore que ton nectar. »

II.

« Cette tombe a reçu dans Téos, sa patrie, Anacréon, le « poëte immortel de par les Muses, à qui sa passion pour

(1) Himerius, *Orat.*, V, 3, p. 476, édit. Wernsdorf.
(2) Pline, *Hist. nat.*, VII, 7. — Val. Max., IX, 12.
(3) Lucien, ἐν Μακροβίοις, p. 475.
(4) Anthol. VII, 24, 25. Traduction fidèle et élégante de M. Dehèque, à qui nous devons la première traduction française de l'Anthologie.

« la belle jeunesse inspira des vers tels qu'en font les Grâces « et les Amours; mais seul maintenant sur les bords de « l'Achéron, il s'attriste, non d'avoir perdu la lumière du « soleil et d'habiter les bords du Léthé, mais pour avoir « laissé celui qui parmi les jeunes adolescents se distin- « guait le plus par sa grâce, Mégistès, et ne plus pouvoir « aimer le Thrace Smerdis. Cependant il ne cesse de mo- « duler des chants doux comme le miel, et ne permet pas « à sa lyre de se taire, même dans le silencieux séjour des « morts. »

Une grande modération dans ses désirs lui assura, comme à Horace, une vie heureuse et facile : « Jamais l'envie n'entra dans son cœur. » (Od. XV, 3. — XLII, 9.) « Jamais la grandeur n'eut d'attrait pour lui. » (Od. XV, 4.)

« Je ne voudrais, dit-il, ni la corne d'abondance d'Amalthée, ni le règne d'Arganthonius, qui dura cent cinquante ans. »

Ces vers sont bien du poëte qui, content de peu, nous donne ainsi le menu de son souper :

« C'est d'un petit morceau d'un léger gâteau que j'ai soupé, une seule coupe de vin m'a suffi, et maintenant, jouant délicatement de la pectide amoureuse, je donne la sérénade à ma gracieuse amie. »

Dans les chants d'Anacréon comme dans ceux d'Horace, l'or est un objet de dédain, et si ces deux poëtes, sans jamais rechercher la richesse, ont reçu quelques présents des princes qui les courtisaient, on ne voit pas qu'ils en aient rien sollicité (1).

On dit même qu'Anacréon ayant reçu de Polycrate le don de cinq talents (environ 25,000 fr.), en fut tellement

(1) Ainsi Anacréon s'est montré supérieur à Pindare et à Théocrite, quoique jamais requête de la poésie à la richesse n'ait été plus digne que celle de l'idylle *les Grâces* adressée par le poëte de Syracuse au tyran de Sicile Hiéron.

troublé que, n'en ayant pas dormi de deux nuits, il ne voulut point garder *ce qui cause nos peines*, et rendit cette somme à Polycrate, préférant, lui dit-il, son repos à un trésor (1).

Ami de la nature et de la volupté,
Jusqu'au dernier soupir il sut chanter et boire;
En cherchant le plaisir il rencontra la gloire,
Et conquit en riant son immortalité.

Il est difficile de s'exprimer avec plus de grâce que ne l'a fait le peintre-poëte Girodet dans ces quatre vers, que lui ont inspirés les poésies d'Anacréon.

(1) Stobée, *Ecl. eth.*, c. 91, p. 508.

III.

MONUMENTS.

La statue d'Anacréon, nous dit Pausanias, était placée dans l'Acropole d'Athènes auprès de celle du père de Périclès, Xanthippos, et non loin de celle de Périclès lui-même. Elle le représentait chantant ses vers et animé par une douce ivresse (1).

Une autre statue lui fut élevée à Téos, et Théocrite, qui mieux que tout autre savait apprécier le mérite d'Anacréon, qu'il a quelquefois imité, a dit au sujet de cette statue :

« Regarde bien cette statue, étranger, et dis à ton retour chez toi : « J'ai vu à Téos une image d'Anacréon, le plus « grand poëte d'autrefois. »

D'après trois épigrammes que l'Anthologie nous a conservées, il est présumable que la statue d'Anacréon dans l'Acropole et celle qui lui fut érigée à Téos le représentaient un peu trop sous l'influence de Bacchus; toutes sont d'accord sur une circonstance qui fait souvent reconnaître l'ivresse : le poëte a perdu l'une de ses chaussures. Voici la description que donne de cette statue un poëte nommé Léonidas; les deux autres épigrammes reproduisent les mêmes idées :

« Vois comme le vieil Anacréon chancelle, vaincu par « l'ivresse. Son manteau traîne jusque sur ses talons. De « ses sandales il n'en a plus qu'une; l'autre s'est égarée. Il « chante, en s'accompagnant de sa lyre, le beau Bathylle

(1) Ἔστι δὲ ἐν τῇ Ἀθηναίων Ἀκροπόλει καὶ Περικλῆς ὁ Ξανθίππου, καὶ αὐτὸς ὁ Ξάνθιππος..... Ἀλλ' ὁ μὲν Περικλέους ἀνδριὰς ἑτέρωθι ἀνάκειται· τοῦ δὲ τοῦ Ξανθίππου πλήσιον ἕστηκεν Ἀνακρέων ὁ Τήϊος, πρῶτος μετὰ Σαπφὼ τὴν Λεσβίαν τὰ πολλὰ, ὧν ἔγραψεν, ἐρωτικὰ ποιήσας· καί οἱ τὸ σχῆμά ἐστιν, οἷον ᾄδοντος ἂν ἐν μέθῃ γένοιτο ἀνθρώπου. (Pausan., I, 25.)

« ou Mégistès. Veille, ô Bacchus, sur le vieillard : prends « garde qu'il ne tombe (1) ! »

En 1835 on a trouvé à Monte Calvi, dans la Sabine, une statue qui, d'après l'opinion unanime des archéologues, a été reconnue comme la représentation plastique du poëte de Téos; de même que la statue de l'Acropole d'Athènes, elle indique l'ivresse, mais l'ivresse d'un poëte qui a conservé dans un âge avancé toute la verdeur de la jeunesse.

Une coupe du cabinet Durand, d'un beau style archaïque, représente un homme barbu et couronné, enveloppé d'un large manteau laissant libre le bras droit. Il tient dans la main gauche un *barbiton* à sept cordes, et dans la droite le plectron : sa bouche entr'ouverte le fait reconnaître pour un chanteur. A sa rencontre un jeune homme couronné de fleurs, la chlamyde suspendue sur l'épaule, accourt et tend vers lui la main ; il est suivi d'un autre jeune homme, couronné également, qui s'avance en faisant un geste semblable.

Cette scène ne me paraît pas représenter, comme à MM. Durand et Otto Jahn, la surprise ni le joyeux accueil fait par des jeunes gens au vieil Anacréon ; ce serait plutôt l'invitation qu'un jeune époux, désigné par le nom de *Nymphès* (2) et accompagné de son paranymphe, adresse à Anacréon, dont le nom se lit distinctement, de venir honorer ses noces par ses chants et par les accords de sa lyre.

Enfin M. Sam. Birch croit reconnaître sur une amphore de Vulci appartenant au British Museum une autre représentation d'Anacréon. Un poëte barbu, couronné, la tête levée et les jambes chancelantes, fait résonner le barbiton à sept cordes. Sa chlamyde est rejetée sur le bras droit. Au revers un jeune homme, aussi couronné, s'avance portant

(1) Anthologie, t. II, nos 306, 307 et 308, traduction de M. Dehèque.

(2) ΝΥΦΗΣ idem quod Νύμφης et Νύμφις, ex conjectura Keilii *Anal. Epigr.*, p. 173. Voyez De Witte, *Catal. Durand*, Otto Jahn, et la Descr. des vases peints, p. 92, n° 54. Voy. aussi la note de M. Hase dans ma nouvelle édit. du *Thesaurus Græcæ Linguæ* de Henri Estienne, t. V, col. 1618.

sur l'épaule gauche une amphore vide. Le vieux poëte est suivi d'un petit chien. Or une anecdote rapportée par Tzetzès semble faire de cet animal le compagnon fidèle du poëte de Téos : « Un jour, dit-il, qu'Anacréon se dirigeait vers sa ville natale pour y faire quelques emplettes, accompagné de son domestique et suivi de son chien, le domestique dut s'arrêter en route, et oublia dans le lieu qu'il quittait la bourse de son maître. Le chien, qui s'en aperçut, resta au même lieu et garda fidèlement le dépôt. Quelques jours plus tard on le trouva, au retour, expirant d'inanition, mais n'ayant pas quitté la place. » (1)

Les traits d'Anacréon nous ont été conservés par des médailles et des pierres gravées.

Deux monnaies autonomes le représentent : l'une debout, ayant une courte chlamyde flottant sur l'épaule gauche, tenant du bras gauche le barbiton et appuyant le bras droit sur la hanche : on lit à l'exergue : ΤΗΙΩΝ ΑΝΑΚΡΕΩΝ.

L'autre le montre assis jouant de la lyre, avec cette épigraphe : CT. I. ΠΕΠΟΝΕ ΤΗΙΩΝ.

Deux autres médailles impériales le représentent assis

(1) Tzetz., *Chil.* IV, 131, 234 sqq. Toutefois M. Otto Jahn fait observer que la même anecdote est racontée par Élien (*Hist. var.*, VII, 29), et que cette fois ce n'est pas d'Anacréon de Téos, mais d'un citoyen de Colophon, qu'il est fait mention. Il ajoute encore que la présence d'un petit chien se remarque dans d'autres sujets de peinture de vases; telle est l'amphore de Nola, qui offre également un poëte portant la cithare sur son épaule, jouant de la double flûte et suivi d'un chien : or, la flûte indique un tout autre poëte qu'Anacréon, auquel cet instrument était antipathique, si l'on en croit Critias :

Τὸν δὲ γυναικείων μελέων πλέξαντά ποτ' ᾠδὰς
Ἡδὺν Ἀνακρείοντα Τέως εἰς Ἑλλάδ' ἀνῆγεν,
Συμποσίων ἐρέθισμα, γυναικῶν ἠπερόπευμα,
Αὐλῶν ἀντίπαλον, φιλοβάρβιτον, ἡδὺν, ἄλυπον.
Οὔποτέ σου φιλότης γηράσεται οὔδε θανεῖται,
Ἔστ' ἂν ὕδωρ οἴνῳ συμμιγνύμενον κυλίκεσσι
Παῖς διαπομπεύσῃ προπόσεις ἐπιδέξια νωμῶν,
Παννυχίδας θ' ἱερὰς θήλεις χοροὶ ἀμφιέπωσιν....
(Athénée, XIII, p. 600, D.)

jouant de la lyre; l'une a pour effigie la tête de Sabine avec les mots ΕΙΩΝΩΝ, l'autre celle de Valerianus Saloninus (1).

Toutes célèbrent dans Anacréon la gloire de l'Ionie; et on doit regretter que cet usage des anciens de mettre sur leurs médailles l'effigie de ceux qui avaient illustré leur pays n'ait pas été suivi par les modernes.

(1) Visconti, *Iconographie*, 4e disc. préliminaire, p. 5.

IV.

DES DIALECTES ET DE LA MÉTRIQUE D'ANACRÉON.

C'est dans le dialecte ionique qu'Anacréon, né à Téos et ayant vécu dans les villes ioniennes de Samos, d'Athènes et d'Abdère, écrivit ses poésies; mais, comme Hérodote distingue quatre variétés d'Ionismes (1), on ne saurait après une transmission orale depuis tant de siècles dans toutes les parties du monde où la langue grecque était parlée, rien dire de précis à cet égard.

L'emploi de dorismes se fait remarquer en plusieurs endroits. Selon les contrées dont les dialectes différaient, les chansons d'Anacréon, en raison même de leur universalité, devaient se ressentir des variétés du langage. Telle est l'opinion de Otfr. Müller (2).

Mais on peut croire qu'à l'exemple d'Homère qui dans ses poésies nous offre le mélange de divers dialectes, Anacréon eut recours quelquefois aux formes doriques pour donner à sa poésie plus de sonorité et d'expression (3).

La Grèce, tout en ayant l'heureux privilége d'être encore plus unie par une seule langue nationale que n'est la France, qui au midi, à l'est et à l'ouest compte trois langages d'origine *barbare :* le basque, le tudesque et le celte, avait

(1) L. I, c. 142. *Voy.* Bergk, *Anacr. reliq.*, p. 63 et sq.

(2) *Voy.* Colincamp, *De ætate carmin. anacreont.*, p. 10. Ce n'est pas seulement dans les odes que nous a données le manuscrit palatin qu'on voit des traces de ce dorisme, on en retrouve encore dans les fragments recueillis à d'autres sources.

(3) Hinc satis credibile est, factum fuisse, ut poetæ adsuescerent, dialecto ionicæ doricis passim formis modeste immixtis majorem conciliare sonum, doricam autem ionicis formis illatis emollire. (*Voy.* Jacobs, Préface de l'Anthologie et les Prolégomènes de *Mehlhorn*, p. 10 et sq. de son édition d'Anacréon, *Glogoviæ*, 1825.)

aussi, comme nous, de nombreux dialectes, que chaque contrée conservait avec son gouvernement autonome. Ces différents dialectes rappelaient à chacun son origine et sa nationalité dans la nationalité commune, et les chefs-d'œuvre de quelques hommes de génie les maintenaient dans leur intégrité avec des règles fixes, et non variables et incertaines comme dans nos dialectes qui furent successivement absorbés par la monarchie française dans son envahissement politique et littéraire (1).

On ne s'étonnait donc pas en Grèce d'entendre au théâtre, dans toutes les tragédies et les comédi s les chœurs en dialecte dorique se mêler au dialecte ionique.

Le mètre attribué le plus généralement aux poésies d'Anacréon est le vers chorïambique modifié par le diïambe (2).

En 246 Térentianus Maurus écrivait qu'il ne saurait dire quel était le mètre des *Cantilenæ dulces* d'Anacréon.

Parmi les éditeurs modernes, Mehlhorn en 1825 et Théodore Bergk en 1834 se sont occupés plus spécialement des questions relatives au dialecte, à la métrique et à la prosodie des poésies d'Anacréon.

(1) Dans ces derniers temps l'étude des dialectes et patois de la France est devenue l'objet d'une attention toute spéciale, et quelques poëtes y ont même obtenu une certaine célébrité. Tels sont MM. Foucaud; Mistral, Jasmin et autres pour la langue d'oc, pour le patois bourguignon La Monnoie, et pour le patois de la Saintonge M. Burgaud des Marets, dont les fables et comédies ont eu un succès d'enthousiasme dans le pays natal. Parmi les savants et amis des lettres qui se sont livrés à l'étude de ces variétés de notre langue, se distingue le prince Lucien Bonaparte, qui par ses immenses travaux sur les idiomes de l'Europe s'est placé au premier rang des philologues.

(2) *Voy.* l'excellente dissertation de M. F. Dübner sur la métrique des anciens. *Complément de l'Encyclopédie moderne*, t. IX, publié par MM. Léon Renier, Noël des Vergers et Carteron, et celles de M. Colincamp : *De ætate carminum anacreonticorum*, Paris, Durand, 1848, p. 8, et *Anacreontis carminum reliquiæ* de Bergk, p. 49.

V.

DU TEXTE D'ANACRÉON.

Les poésies d'Anacréon, comme celles d'Homère, eurent l'honneur d'avoir Zénodote, Aristophane et Aristarque pour éditeurs et pour commentateurs. On doit aussi à d'autres critiques la récension de ses poésies.

La Bibliothèque d'Alexandrie en possédait probablement le recueil, qui formait alors cinq livres (1); les copies se multiplièrent jusqu'à l'époque byzantine où tant de chefs-d'œuvre périrent, ainsi que nous l'apprend Alcyonius dans cet entretien de Jean de Médicis, devenu le pape Léon X (2), avec son cousin Jules de Médicis, qui lui aussi fut pape, sous le nom de Clément VI :

« Dans mon enfance je sus de Démétrius Chalcondylas, « ce Grec si savant, que pour complaire aux prêtres, dont le « crédit était tout-puissant auprès des empereurs de By- « zance, une foule de poésies grecques furent brûlées, par- « ticulièrement celles qui concernaient les amours, les « jeux indécents, et les méfaits des amants, et qu'ainsi fu- « rent perdues les comédies de Ménandre, de Diphile, d'A- « pollodore, de Philémon, d'Alexis, et les poésies de Sapho, « d'Érinne, d'Anacréon, de Mimnerme, de Bion, d'Alcman « et d'Alcée. A ces poésies furent substituées celles de Gré-

(1) Pindari Scholiast. Olymp., III, 52. Héphestion cite une récension moderne du texte d'Anacréon, κατὰ τὴν νῦν ἔκδοσιν, qui différait des précédentes. Indépendamment de ces éditeurs critiques, Athénée cite Ténarus, XII, 15. Suidas cite Séleucus et Héracléon (*voy.* ces mots) et un autre encore. Un des plus importants était Chamæléon du Pont, dont parle Athénée, l. XII. Voy. Bergk, *Anacreontis carminum reliquiæ*, p. 25 et sq.

(2) Alcyonius, *De exilio;* Leips., 1707, p. 69.

« goire de Nazianze, qui, si elles élèvent nos pensées à des « idées plus favorables à la religion, ne nous enseignent « point la propriété des locutions attiques ni l'élégance du « beau style grec. »

C'est en 1554 que Henri Estienne fit paraître les odes d'Anacréon. Il eut, dit-il, le bonheur de les découvrir dans un de ces voyages qu'il commença dès l'âge de dix-huit ans, encouragé par les conseils de son père, comme un *chasseur* dans l'art de *dépister les manuscrits* (1).

Sa préface, écrite en grec, témoigne de sa joie et de son enthousiasme pour une telle découverte. L'espoir de la reconnaissance dont tout ami des lettres lui sera redevable, en raison *des périls et des dangers attachés à une telle conquête*, l'entraîne même si loin, qu'il oublie de nous dire où se trouvait *ce trésor*, qu'il compare à celui de la *Toison d'or*, et quels sont ces dangers auxquels il s'exposa pour le délivrer des liens qui l'enchaînaient (2).

Henri Estienne, dans une lettre à P. Vettori, en tête de son édition de Denys d'Halicarnasse, lui mande qu'il prépare une édition d'Anacréon dont il lui a déjà envoyé une ode pour qu'il pût juger du mérite de ces poésies (*ex ungue leonem*). « Le retard que j'ai mis, dit-il, à les publier provient « de l'espoir que j'obtiendrais communication d'un troi- « sième manuscrit, qui m'aurait été fort utile. Car, ajoute- « t-il, des deux manuscrits que je possède, l'un écrit sur par- « chemin, est en mauvais état et en bien des endroits fort « incorrect; l'autre, sur écorce d'arbre, est si ancien que « souvent les lettres échappent à la vue; la forme même « de ces lettres diffère tellement des nôtres, qu'il fallait « savoir si on pourrait les déchiffrer avant de songer si on

(1) *Ut artem venatoriam exerceret.*

(2) Ὑμεῖς δε τέρψιν τινὰ καὶ ψυχαγωγίαν τούτων τῶν μελῶν ἀπολαύσαντες, εἰ μὴ παντάπασιν ἀχάριστοί ἐστε, ἐμοὶ χάριν τινὰ εἴσεσθε τῷ διὰ πολλῶν κινδύνων καὶ μόχθων ἡδονὴν ὑμῖν ταύτην προξενήσαντι. Ἰδοὺ γὰρ ὁ Τήϊος Ἀνακρέων παρὰ πᾶσαν τὴν ἐλπίδα εἰς φῶς ἠλθέν ποτε, ἀποῤῥήξας μὲν τὰς ἀδαμαντίνους πέδας αἷς κατείχετο.

« pourrait les comprendre (1). Toutefois, si j'ai conservé « si longtemps ces manuscrits, ce n'est pas sans en tirer et lu- « mières et profit, puisqu'on aura bientôt un triple Anacréon, « l'un en grec, l'autre en latin et le troisième en français, afin « que ceux même qui ignorent le grec et le latin puissent « apprécier le service dont les lettres me sont redevables. »

Pierre Vettori (2), dans un écrit dont la préface est datée du 7 septembre 1553, nous informe du passage à Florence de Henri Estienne quelques mois auparavant. « Ce « jeune homme, dit-il, fils de Robert Estienne, aussi dis- « tingué par ses bonnes qualités que par un savoir qui « devance son âge, me donna l'ode d'Anacréon Λέγου- « σιν αἱ γυναῖκες, qu'il prétendait avoir trouvée dans la cou- « verture d'un vieux livre (3). Si, ajoute Vettori, le reste « des poésies est semblable à ce morceau, on pourra dire « comme Cicéron que toute la poésie d'Anacréon est con- « sacrée à l'amour. »

Cette découverte fut un événement. Mais, après le premier enthousiasme, quelques critiques, plus sensibles aux règles de la grammaire qu'au charme de la poésie, Tanneguy Lefèvre, Robortelli, Fulvius Ursinus, élevèrent des doutes sur l'origine d'un texte qui leur parut moderne et dont on soupçonna même Henri Estienne d'être l'auteur (inculpation que peu de typographes même alors eussent pu mériter). Le célèbre novateur Pauw prétendit y reconnaître la grécité du moyen âge et même du seizième siècle. Cette simplicité de style était cependant un mérite tout particulier qu'Horace avait signalé dans Anacréon (4), ce qu'Hermogène confirme.

Dans son *Dictionnaire historique*, Bayle, qui, comme on sait, n'est pas de ceux qui affirment aisément, disait,

(1) Adeo antiquum, ut in singulis verbis litera aliqua oculos fugeret ut taceam, adeo diversam fuisse elementorum formam a nostris, ut prius, an legi posset, cogitandum fuerit, quam an posset intelligi.

(2) *Petri Victorii Variæ lect., lib. XXV*, Florentiæ, Laurent. Torrentinus, 1553, in-f°. Liber XX, p. 313.

(3) Inventum a se forte (ut aiebat) in antiqui libri tegmine.

(4) Non elaboratum ad pedem.

avec ses réticences accoutumées : « Il y a des critiques qui ne croient pas que *tous les vers* qui courent aujourd'hui sous le nom d'Anacréon soient de lui. » Et dans une note il cite ce passage d'une lettre de La Monnoye :

« On n'a pas eu le soin jusqu'ici de recueillir et d'exa-
« miner plusieurs particularités curieuses touchant les poé-
« sies qui nous restent d'Anacréon. On a bien dit que Henri
« Estienne les a déterrées le premier, mais peu de person-
« nes savent où et comment. Ce fut sur la couverture d'un
« livre ancien qu'il trouva l'ode Λέγουσιν αἱ γυναῖκες, au rap-
« port de Victorius.

« Jusque-là on n'avait rien d'Anacréon que ce qu'Aulu-
« Gelle et l'Anthologie en avaient conservé. Le hasard fit
« tomber entre les mains de Henri Estienne deux manuscrits
« de ce poëte : il eut l'obligation du premier à Jean Clé-
« ment, Anglais, domestique de Thomas Morus, et apporta
« le second d'Italie en France, après un long voyage.
« Ayant conféré soigneusement l'un avec l'autre, il en forma
« l'édition qu'il publia pour la première fois à Paris, en 1554.

« Il serait à souhaiter que ces deux manuscrits, qui sont
« les seuls qu'on ait vus, eussent été conservés. Henri Es-
« tienne par malheur, étant tombé dans une espèce d'alié-
« nation mentale sur la fin de ses jours, les laissa périr avec
« beaucoup d'autres, qu'il ne communiquait à personne, pas
« même à son gendre Casaubon (1). »

Cependant d'Orville (2), Baxter, Barnès, Bentley et autres soutenaient l'opinion contraire, et, tout en reconnaissant que quelques vers et quelques odes semblaient être d'une époque postérieure à Anacréon, ils y retrouvaient le génie simple de

(1) D'ailleurs comme la bibliothèque de Henri Estienne fut vendue après sa mort à la reine Christine, qui en mourant la légua au Pape, on aurait dû retrouver ces manuscrits au Vatican, mais ils n'ont été vus ni là ni ailleurs.

(2) *Critica vannus in inanes J.-C. Pavonis paleas:* Amst., 1737, in-8°.

l'antiquité et nullement celui de l'époque de décadence byzantine. Le savant éditeur d'Anacréon, Fischer, varia dans son opinion à cet égard; plus récemment Mehlhorn, Welcker et autres critiques restituèrent à Anacréon, malgré quelques altérations et interpolations qu'ils signalent, les odes publiées par Henri Estienne (1).

Otfr. Müller crut voir dans ces poésies l'œuvre d'imitateurs d'Anacréon, dont le nombre était très-grand, puisqu'il s'en trouvait dans presque toutes les villes et que la seule ville de Gaza en Syrie en comptait plusieurs (2), parmi lesquels un certain Joannes, dont on possède cinq odes inédites (3). On trouve aussi les noms d'un Julien d'Égypte et d'un Basilius, lequel selon les uns serait le célèbre évêque et selon d'autres l'empereur de Constantinople, inscrits en marge des manuscrits de l'Anthologie de Céphalas et de l'Anthologie de Planude.

Mais en admettant même que les odes d'Anacréon du manuscrit palatin, le seul que l'on connaisse, fussent des imitations et non le texte original, leur antiquité remonterait encore au quatrième siècle, puisque ces odes ont servi de modèle aux paraphrases de Synésius et de Grégoire de Nazianze, qui en ont emprunté jusqu'aux expressions (4).

En 1781, l'abbé Joseph Spaletti reproduisit à Rome par la gravure les seize pages à deux colonnes du manuscrit palatin, alors au Vatican, mais dans une proportion plus grande que n'est ce manuscrit. Ce *fac-simile* accompagne l'édition, format grand in-folio, exécutée avec luxe, et dédiée au roi d'Espagne (l'infant don Gabriel), ami des

(1) Mon ancien et respectable maître, M. Boissonade, avec la délicatesse de style et d'esprit qu'on lui connaît, exprime aussi cette pensée en disant qu'elles étaient l'œuvre *Anacreontis personati*.

(2) Ἡ πόλις αὐτοῦ φιλόμουσος ἦν..... ἐλλόγιμοι ταύτης τῆς πόλεως...., καὶ οἱ τῶν Ἀνακρεοντικῶν ποιηταὶ διάφοροι.

(3) Colincamp, *De ætate anacreontis carm.*, p. 13; Bernhardy, *Grundr. der griech. Literatur*, p. 303.

(4) Voy. *De ætate anacreontis carmin.*, p. 18-23, de la dissertation de M. Colincamp.

lettres, qui fit imprimer à Madrid par le célèbre Ibarra l'édition de Salluste, chef-d'œuvre typographique, très-supérieur à cette édition d'Anacréon. Celle-ci cependant est ornée de quelques dessins de Raphael Mengs, et le pape Pie VI s'y intéressa en fournissant pour la fonte des caractères le plomb provenant d'un monument antique (*ad Forum Claudii non longe abs Roma effossum*) (1).

Par cette reproduction Spaletti triompha des critiques qui attribuaient à une époque récente les odes d'Anacréon, puisque l'écriture du manuscrit remonte au dixième siècle (2), et il rendit un véritable service aux lettres en permettant à tout critique d'asseoir un jugement sur des bases désormais plus solides.

En l'an VII, Lévesque collationna scrupuleusement ce précieux manuscrit cédé par le traité de Tolentino à notre Bibliothèque impériale, et il le confronta avec le texte donné par Henri Estienne. « *Voulant,* dit-il, *rendre désormais* « *ce manuscrit inutile aux savants qui voudront le consulter,* « *mon dessein est qu'on n'ait plus besoin d'y jeter les yeux* « *que par rapport à la paléographie* » (3).

On ignore l'époque où il entra dans la Bibliothèque des Électeurs et quelle en était l'origine (4). Il paraît n'avoir été qu'un extrait fait par Céphalas d'après d'autres Antholo-

(1) Il est assez remarquable que la première reproduction du texte original d'Anacréon ait paru à Rome par les soins d'un abbé, et qu'en 1818, lorsque mon père alla visiter la célèbre imprimerie *De propaganda fide* à Rome, la seule presse qu'il y vit alors en activité imprimait un Anacréon.

(2) « La copie exacte que l'abbé Spaletti a fait graver à Rome en *taille-* « *douce* n'est pas cependant un calque du manuscrit ; l'écriture de l'original « n'est pas même assez fidèlement représentée. » (*Notices et extraits des manuscrits,* t. V, p. 466.)

(3) « Dans cette collation très-complète, je n'ai omis, ajoute-t-il, ni les « leçons qui pèchent contre la grammaire ou la versification, ni celles qui « ne forment aucun sens ou n'offrent qu'un sens absurde. Les corrections « qui, dans le manuscrit, sont placées au-dessus des mots, le seront de « même ici. Aucune des corrections ou variétés de leçons qui se trouvent « en marge n'a été négligée. »

(4) En 1622, quand le général de Tilly eut saccagé Heidelberg, la Bi-

gies. A mesure que les écrits des Grecs devenaient de plus en plus nombreux, la difficulté de les transcrire en entier et d'en posséder des copies fit adopter l'usage des Recueils, où chacun admettait ce qui convenait le mieux à ses goûts. Par là furent sauvés quelques écrits; mais cette méthode fut souvent fatale aux œuvres complètes, même à celles des plus grands génies de la Grèce; on ne les reproduisit plus qu'en abrégé. C'est ainsi qu'on trouve un choix des odes d'Anacréon dans l'Anthologie de Céphalas, ajoutées soit par lui, soit par un autre.

En 1833, dans son édition d'Anacréon justement estimée, M. d'Attel de Lutange, membre de la Société royale des antiquaires de France, qui avait fait reproduire très-exactement par la lithographie le *fac-simile* que Spaletti avait donné du manuscrit du Vatican, mentionne ainsi, page 22, le manuscrit d'Anacréon que possède notre Bibliothèque de Paris (Suppl. gr. 384) :

« *Ce manuscrit est loin d'être aussi beau et aussi an-*
« *cien que celui du Vatican; ce dont il est facile de s'as-*
« *surer.* »

En 1835, dans son édition polyglotte d'Anacréon M. de Monfalcon, conservateur de la Bibliothèque de Lyon, dit aussi, p. 19 : « *Il existe un manuscrit d'Anacréon dans la*
« *Bibliothèque du Roi, moins beau et moins bien conservé*
« *que celui du Vatican.* »

bliothèque, heureusement préservée du pillage, devint la proie du vainqueur, et l'année suivante le duc de Bavière, Maximilien, en fit don au pape Grégoire XV.

Leo Allatius, à qui fut confié le soin de la translation de cette bibliothèque, fait mention de ce manuscrit dans son livre *De patria Homeri*, imprimé à Lyon, en 1640. Voy. au sujet de ce manuscrit l'excellente dissertation de M. Colincamp : *De ætate carminum anacreonticorum*, p. 45, et le t. V, p. 498, des Notices des manuscrits.

Déjà en 1606 Saumaise avait confronté à Heidelberg cette Anthologie de Céphalas avec celle de Planude, et y avait recueilli un certain nombre de pièces inédites qu'il communiqua en manuscrit à quelques amis, mais il ne paraît pas avoir eu connaissance de l'autre partie, qui contenait les pièces anacréontiques.

Ce manuscrit de notre Bibliothèque impériale n'est pas moderne, ainsi que l'a dit Lutange, ni moins beau, ni moins bien conservé que celui du Vatican, comme l'a dit M. de Monfalcon, mais il est bien du dixième siècle, et le texte est exactement le même que celui dont Spaletti a donné la reproduction.

VI

SUR QUEL MANUSCRIT H. ESTIENNE A-T-IL DONNÉ SON ÉDITION?

De la collation faite par Lévesque du texte de Henri Estienne avec le manuscrit palatin, il résulte pour moi que, si l'on excepte les erreurs manifestes, et quelques fautes contre la prosodie, qu'il était facile à un éditeur tel que Henri Estienne de faire disparaître, le texte qu'il nous a donné est tellement conforme à celui de ce manuscrit qu'on ne saurait admettre la réalité de deux autres manuscrits qu'Henri Estienne dit avoir possédés, l'un, très-ancien, écrit sur vélin, l'autre sur écorce d'arbre, encore plus ancien. En effet, comment ces deux manuscrits n'auraient-ils pas offert entre eux de nombreuses différences quant aux leçons, ce qui nécessairement aurait donné lieu à des discussions dont on voit à peine la trace dans le commentaire de H. Estienne? Et comment le texte de tous deux pouvait-il ressembler si complétement à celui de ce manuscrit palatin dont Henri Estienne ne fait point mention? Il faudrait donc admettre une ressemblance bien singulière entre ces trois manuscrits!

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que la bibliothèque de Leyde possède un manuscrit qui n'est autre que la reproduction faite de la main de Henri Estienne du texte qui lui a servi pour son édition (1); or, cette copie commence, comme le manuscrit palatin, par Ἀνακρέων ἰδών με.

(1) Peerlkamp parle de ce manuscrit de la Bibliothèque de Leyde, *Nova Acta Societ. Traject.* I, p. 121; il forme un in-4° de 21 pages; en tête sont les mots Ἀνακρέοντος Τηΐου συμποσιακὰ ἡμιάμβια, comme dans le manuscrit palatin, et à la suite les mots κτῆμα Ἑρρίκου Στεφάνου. Les notes de la main de H. Estienne placées à côté du texte sont presque entièrement identiques avec celles qu'il a imprimées dans son édition.

Or, Henri Estienne, qui avait annoncé la découverte non pas d'*odes anacréontiques*, mais bien des Odes mêmes d'Anacréon, reconnut qu'il ne pouvait inaugurer son édition par cette première ode du manuscrit palatin Ἀναχρέων ἰδών με, puisqu'elle s'annonce d'elle-même *comme n'étant pas d'Anacréon*, il dut donc lui en substituer une autre. Celle dont il fit choix, Θέλω λέγειν Ἀτρείδας, est la 23e dans le manuscrit palatin.

Ainsi, par cela même que le manuscrit de la main de Henri Estienne, déposé à Leyde, commence comme le manuscrit palatin par cette même ode, Ἀναχρέων ἰδών με, j'en conclus que c'est d'après une transcription du manuscrit palatin qu'il a donné son édition d'Anacréon, en intervertissant l'ordre des odes qui en effet ne pouvait lui convenir, puisque cette première ode contredisait manifestement son assertion.

Il est vrai que dans son commentaire il a soin de dire que le manuscrit, non celui qui était écrit sur écorce d'arbre, mais celui qui était sur parchemin, commençait par Θέλω λέγειν Ἀτρείδας. C'est à cette seule indication et à une autre dans l'ode suivante, où il dit que le mot χάσμα était à peine lisible *sur le manuscrit écrit sur écorce d'arbre*, que se bornent les différences qu'il signale entre ces deux manuscrits : or, on ne saurait admettre un pareil accord entre deux manuscrits d'une origine et d'une date différentes, ni supposer Henri Estienne négligent au point de ne les avoir pas confrontés, ce qui serait inexplicable chez un tel éditeur.

Le silence absolu que Henri Estienne a gardé sur l'origine de ces deux manuscrits, qu'on n'a jamais revus, me donne lieu de croire que lorsqu'à son retour de son premier voyage en Italie, il se rendit en Brabant, il passa par Heidelberg, où, peut-être *avec de grandes difficultés*, il obtint communication du précieux manuscrit de l'Anthologie de Céphalas, qui contenait les poésies anacréontiques jusqu'alors ignorées, et que, dans son enthousiasme et avec l'audace de la jeunesse, ou peut-être pour ne pas compro-

mettre celui qui lui avait facilité les moyens d'en obtenir une copie, il crut en prêtant à son texte l'autorité supposée de deux antiques manuscrits, pouvoir détourner les soupçons et donner à sa mystérieuse découverte une plus grande valeur. Tels sont probablement les motifs de la fraude pieuse à laquelle il a cru devoir recourir pour entourer de plus de respect cette résurrection d'un auteur profane.

VII.

DES ÉDITIONS D'ANACRÉON.

C'est avec une traduction latine, aussi fidèle qu'élégante, faite par Henri Estienne que parut, en 1554, la première édition d'Anacréon, à laquelle j'aime à croire que le jeune éditeur mit aussi la main comme typographe dans l'imprimerie de son père. Pour le texte il employa le gros caractère grec dont la gravure par Garamond est un véritable chef-d'œuvre. Dans le commentaire qui vient à la suite, Henri Estienne éclaircit quelques difficultés du texte, et dans un avis à la fin des odes il annonce derechef *sa traduction en français d'Anacréon* (1).

Il est donc très-probable que cette traduction a été publiée, quoiqu'aucun exemplaire n'en ait été retrouvé : il est tel écrit de Henri Estienne en français dont on ne connaît que deux exemplaires. Ce ne serait d'ailleurs pas le premier livre imprimé qui aurait complétement disparu : c'est ainsi que l'édition des deux premiers livres de Stace mis en vers par Pierre Corneille, et imprimée avec privilége en 1671, n'existe plus; elle ne nous est connue que par quelques vers cités par Ménage en 1675 (2).

Dans une lettre que reproduit Bayle, La Monnoye exprime cependant quelque doute au sujet de cette traduction d'Anacréon par H. Estienne, et dit que « lorsque Remy Belleau

(1) Anacreontis odas, quas jam ante Gallicas feceram, in aliquot amicorum gratiam latine quoque aggressus sum vertere. *Henricus Stephanus lectori S.*, p. 64, éd. d'Anacréon de 1554.

(2) Il indique les pages 66 et 68 de cette édition. Voy. l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* par J. Taschereau, nouvelle édition in-18, Jannet, p. 247.

fit paraître la sienne en vers français, elle parut peut-être si belle à Henri Estienne, qu'après l'avoir lue il n'osa publier celle qu'il avait faite en la même langue. » La traduction de Henri Estienne était donc aussi en vers : la perte serait alors encore plus regrettable.

La seconde édition d'Anacréon parut deux ans après, en 1556, format in-8°; elle ne diffère que par la suppression de l'avertissement en grec, remplacé par un autre avis, qu'il écrivit aussi en grec. La belle ode de Sapho Φαίνεταί μοι κεῖνος... y paraît pour la première fois.

A l'âge de douze ans, le jeune abbé de Rancé publia, en 1639, une édition accompagnée de savantes scholies en grec (1), et il la dédia au cardinal de Richelieu (Armand), qui l'avait tenu sur les fonts baptismaux. Dans la dédicace, en grec, qu'il lui adresse, il le remercie « des bienfaits dont l'a « comblé sa puissante protection, *bienfaits qui ont devancé* « *les ans de l'adolescence,* et lui témoigne sa reconnaissance « pour l'encouragement qu'il a daigné accorder à ses pre- « mières études et à ses premiers essais..... »

Dans une ode anacréontique en grec ce jeune abbé est comparé, avec plus d'érudition que de convenance, à Bathylle, à Bacchus et à Vénus, et à toutes les jeunes filles :

Εἰς Ἀνακρέοντος ᾠδάρια
καὶ Ἄρμανδον σχολιαστὴν προσφώνησις.

Τί σοι θέλεις γενέσθαι,
Ἀνακρέων ἀοιδέ;
Ἢ ἄρ' ἐρᾷς Βάθυλλον;
Ἢ ἄρ' ἐρᾷς Λυαῖον;
Ἢ ἄρ' ἐρᾷς Κυθήρην;
Ἢ παρθένων χορείας;
Ἄρμανδος οὗτός ἐστι
Κρείττων πολὺ Βαθύλλου,
Κρείττων πολὺ Λυαίου,
Κρείττων πολὺ Κυθήρης,
Κώμου τε, παρθένων τε·
Ἄρμανδον εἰ γὰρ ἂν σχῇς,
Ἔρρωσ', ἔχεις τὰ πάντα.

Parmi d'autres poésies grecques qui accompagnent cette édition se trouve une ode sur Anacréon par Henri

(1) Ἀνακρέοντος Τηΐου τὰ μέλη, μετὰ σχολίων Ἰωάννου Ἀρμάνδου Βουτιλληρίου Ἀρχιμανδρίτου. Ex typographia Dugast. *Ad olivam Rob. Stephani*, 1639, in-8°. Voy. la Notice de Chardon de La Rochette : *Mélanges de critique et de philologie*, t. I, p. 144.

Estienne; mais comme il mourut à Lyon, en 1593, il ne peut l'avoir composée pour l'édition de ce jeune homme. J'ignore où et comment l'abbé de Rancé se l'est procurée (1).

Les scolies grecques qui suivent chaque ode expliquent fort bien le texte. La rédaction en est faite avec goût, les expressions sont choisies dans les anciens lexiques grecs, et la manière d'expliquer convenablement pour ou par un jeune abbé certains passages du texte est des plus ingénieuses; aussi des critiques pensent-ils qu'on doit voir dans ce travail moins l'œuvre de l'élève que celle du précepteur. Cela prouve du moins l'excellence de la méthode que le maître adopta pour développer les heureuses dispositions du jeune de Rancé, qui d'ailleurs, par ses facultés précoces, s'est placé au nombre des enfants illustres (2). Il serait à désirer qu'une méthode semblable fût suivie par des maîtres savants et intelligents (3).

En 1660, Tanneguy Lefèvre fit paraître à Saumur une édition du texte grec accompagné des versions latines de Henri Estienne et de Élias Andréas; son commentaire contient des observations très-judicieuses, où il émet des doutes sur l'authenticité de plusieurs des odes attribuées à Anacréon.

En 1681, la fille de Lefèvre, madame Dacier, reproduisit ces notes dans l'édition qu'elle publia du texte avec sa traduction en français.

En 1705, J. Barnes, à l'aide d'une copie incorrecte,

(1) Cette édition de l'abbé de Rancé, supprimée plus tard par lui-même, est devenue d'une extrême rareté. Voy. la Relation (anonyme) de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe, 1775, in-12, t. II.

(2) Baillet : *Enfants devenus célèbres par leurs études et par leurs écrits*. Dans ses *Jugemens des savans*, t. V, part. I, p. 310. — Klefeker dans sa *Bibliotheca eruditorum præcocium;* Hamboorgliche zeit, 1717, in-8°.

(3) Je me rappellerai toujours avec un souvenir pieux et reconnaissant que dans ma jeunesse M. Boissonade prenait soin d'inscrire lui-même et de me faire inscrire sur une édition à grandes marges des dialogues de Lucien les notes résultant des doctes instructions qu'il voulut

recte, du manuscrit palatin, améliora pourtant en quelques endroits le texte de H. Estienne, quoiqu'il se soit permis des changements arbitraires. Il y rassembla pour la première fois les fragments épars d'Anacréon.

En 1732, Corneille Pauw, qui avait obtenu une autre copie de ce manuscrit, non moins inexacte, put opérer aussi quelques changements au texte. Son édition a peu d'autorité.

J.-Fr. Fischer donna plusieurs éditions critiques d'Anacréon, en 1754, en 1776, et en 1793 à Leipzig; celle-ci est la plus estimée et la plus complète. Le commentaire, très-étendu, contient les variantes du manuscrit palatin et les corrections proposées ou admises par les précédents éditeurs.

En 1786, Brunck, dans son édition imprimée à Strasbourg, introduisit d'heureuses corrections.

Dans sa charmante édition qui fait partie du *Sylloge poetarum græcorum* (imprimé chez J. Didot en 1823) M. Boissonade offre un texte revu avec soin et avec goût, qui résume les travaux antérieurs, et peut être regardé comme définitif. C'est ce texte qui est généralement suivi. En 1831, dans une réimpression, M. Boissonade y a fait quelques changements; nous nous y sommes généralement conformé.

L'édition donnée par Mehlhorn en 1825 diffère peu quant au texte de celle de Boissonade; mais les prolégomènes, le commentaire et la dissertation sur la métrique rendent cette édition préférable à toutes les autres.

Parmi les innombrables éditions d'Anacréon publiées dans les divers pays depuis Henri Estienne, je me borne à citer celles-ci où le texte a été réellement amélioré par les efforts de la critique.

bien, à la prière de mon père, me donner ainsi qu'à mon jeune frère Hyacinthe Firmin Didot.

VIII.

TRADUCTIONS.

Dans tous les pays il a été publié et il se publie encore des traductions et des imitations d'Anacréon : cela prouve qu'on n'a pas encore atteint le but, puisque chacun par de nouvelles tentatives espère rendre mieux que son prédécesseur le charme et les grâces du poëte grec; on compte jusqu'à trente-cinq traductions en français (1).

En Italie, en Angleterre et en Allemagne le nombre n'est pas moindre; Anacréon a même été traduit en espagnol, en hollandais, en polonais et en russe. De toutes ces traductions en langues étrangères, celle du célèbre poëte Moore a obtenu le plus de réputation. Mais tous ces efforts viennent confirmer l'opinion de La Harpe :

« Il est impossible de donner la moindre esquisse de la « manière d'Anacréon : il y a dans sa composition origi- « nale une mollesse de ton, une douceur de nuances, une « simplicité facile et gracieuse qui ne peuvent se retrouver

(1) Remy Belleau 1555, Ronsard 1555, Jean Bégat 1559 (avec musique de Renvoisy), Dufour 1660 (anonyme), *Dacier* (mademoiselle Le Febvre) 1681, Longepierre 1684, Regnier Desmarais 1684, La Fosse 1704, le poëte sans fard (Gacon) 1712, Seillans 1754, Poinsinet de Sivry 1758, Moutonnet de Clairfons 1773, Anson 1795 (anonyme), De France 1798, Mérard de Saint-Just *an* VI, Desyvetaux, *Gail* 1799, Lachabaussière 1803, Mollevaut 1808, Bergeron 1810, Saint-Victor 1811, Dautreville 1811, Dastarat 1811, Hardouin 1812, *Vien* 1825, *Girodet* 1825, Veïssier-Descombes 1826, *Grégoire* et *Collombet* 1826, Hippol. Faucher 1831, d'Attel de Lutange 1833, Marcellot et Grosset, 1847, Prosper Yvarn, 1854, *Leconte de Lisle* 1861; il y a même une traduction en languedocien.

Les noms en caractères italiques indiquent les traductions en prose.

« dans le travail d'une version; ce sont des caractères dont « l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas s'effacer « beaucoup dans la copie. Il composait d'inspiration, et « nous traduisons d'effort : *ne traduisons pas Anacréon.* »

Parmi les traducteurs, un seul, à la fois peintre illustre et littérateur enthousiaste, Girodet, inspiré du génie grec, nous a traduit mieux Anacréon par son pinceau qu'on ne le pourrait faire par des paroles. On croirait ses peintures exécutées sous l'œil même d'Anacréon par quelque artiste grec témoin de cette douce existence où la poésie se mêle à la volupté.

« Dans cette lutte corps à corps du génie qui imite « contre le génie qui a créé, lui seul est sorti sans désa- « vantage de l'épreuve; il s'est montré le rival d'Anacréon « en grâce, en abandon, en naïveté, et il a su rendre la vo- « lupté avec autant d'élégance que de délicatesse. Le « peintre d'Atala aimait d'amour les poésies d'Anacréon; « il les a mises en action dans cinquante-quatre délicieuses « compositions. Pour tenter un tel chef-d'œuvre il fallait « être poëte et peintre : Girodet était l'un et l'autre (1). »

« En examinant les compositions de Girodet, a dit « M. Coupin, on ne peut se défendre d'une sorte de sur- « prise : toutes les odes d'Anacréon roulent sur deux ou « trois idées, qu'il ramène d'une manière pleine de grâce, « sans doute, mais enfin ce sont les mêmes idées. Le « peintre, tout en restant dans le cercle étroit que le poëte « lui a tracé, montre une fécondité, une variété qui éton- « nent en même temps qu'elles enchantent. La noblesse, « l'élégance, la richesse d'accessoires qui règnent dans les « dessins de Girodet pourraient faire croire qu'ils sont « dus à l'un des artistes célèbres que la Grèce a produits; « le peintre et le poëte sont nés sous le même ciel : tout « est grec dans cet ouvrage.

« Les mœurs du temps où vivait Anacréon lui ont per- « mis de dire beaucoup de choses qui blessent notre goût;

(1) M. de Monfalcon, dans son édition polyglotte d'Anacréon.

« Girodet n'est pas moins voluptueux qu'Anacréon, mais « il conserve toujours cette grâce, cette délicatesse qui « ajoutent tant de charme à la volupté; partout sa panto- « mime est animée : nulle part elle ne blesse les yeux (1). »

En 1555, à l'époque où Ronsard transformait la langue en lui donnant plus de nombre et d'éclat, Remy Belleau, son émule, traduisait Anacréon avec une naïveté et un sentiment de l'harmonie qui distingue sa traduction de toutes les autres; le charme qu'elle a conservé même de nos jours permet de dire que ce petit chef-d'œuvre « dans son vieux style encor a des grâces nouvelles ». Dans sa traduction de l'ode intitulée *la Colombe*, il se montre presque l'égal de La Fontaine, qui, dans son imitation de *l'Amour mouillé* a employé, comme Belleau, le mètre anacréontique de sept pieds :

Que me vaudroit désormais
De voler par les montagnes,
Par les bois, par les campagnes,
Et sans cesse me *brancher*
Sur les arbres, pour chercher
Je ne sais quoi de champêtre
Pour sauvagement me paître?
Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour sa bouche, et quand j'ai bu
Et mignonnement repu,
Sur sa tête je *sautèle*,
Puis de l'une et de l'autre aile
Je le couvre, et sur les bords
De sa lyre je m'endors.

C'est en lisant nos anciens poëtes qu'on regrette une foule de mots malheureusement tombés en désuétude, et qu'on

(1) *P. A. Coupin*, dans le discours en tête de l'édition qu'il a publiée après la mort de Girodet, avec le concours de son frère Aug. Coupin, élève de Girodet, et du neveu et héritier de Girodet, M. Becquerel, l'un des membres les plus distingués de l'Académie des sciences.

ne peut rendre que par une périphrase. Ainsi, dans la première ode d'Anacréon, Belleau a pu traduire plus fidèlement qu'on ne le pourrait maintenant :

> Mais toujours elle fredonne
> L'amour qu'elle *contresonne*.

Et dans cette autre ode dont une chanson si connue est l'heureuse imitation :

> Que ne suis-je la fougère,
> Où sur le soir d'un beau jour,... .

le mot charmant qui la termine donne beaucoup d'embarras aux traducteurs pour lui trouver un équivalent :

> Ha que pleust aux dieux que je fusse
> Ton mirrouer.....
> Ou le parfum de la civette
> Pour emmusquer ta peau douillette,
> Ou le voile de ton tetin,
> Ou de ton col la perle fine
> Qui pend sur ta blanche poitrine,
> Ou bien, maîtresse, ton *patin!*

Voltaire, qui s'est plu à tourner en plaisanterie les choses les plus légères comme les plus sérieuses, a vu dans cette ode charmante un côté grotesque, et il a fait cette petite épigramme :

> Anacréon, de qui le style
> Est souvent assez familier,
> Dit dans un certain vaudeville
> Soit à Daphné, soit à Bathylle,
> Qu'il voudrait être son *soulier*.
> Je révère la Grèce antique,
> Mais ce sentiment poétique
> Paraît celui d'un cordonnier.

Ronsard, dans la traduction qu'il a faite de plusieurs odes d'Anacréon, a souvent la même grâce que Remy Belleau;

mais il n'a pas la même fidélité. Bornons-nous à cette pièce comme exemple :

Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche où les avettes
Font leurs petites logettes.
  Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette
Lui piqua la main douillette.
  Sitôt que piqué se vit,
Ah! je suis perdu (se dit),
Et s'encourant vers sa mère
Lui montra sa playe amère.
  — Ma mère, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs; voyez quelle enflure
M'a fait une égratignure!
  Alors Vénus se sourit
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a soufflée
Pour guérir sa playe enflée.
  — Qui t'a, dis-moi, faux garçon,
Blessé de cette façon?
Sont-ce mes Grâces riantes
De leurs aiguilles poignantes?
  — Nenni, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau,
Avecque deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.
  — Ah! vrayment je le cognois,
Dit Vénus; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment melissette.
  Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son alène espoinçonne
La main de quelque personne,
  Combien fais-tu de douleur
Au prix de luy, dans le cœur
De celui en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes?

En 1559, quatre ans après l'apparition de l'édition de Henri Estienne, quelques odes d'Anacréon en vers français, et *depuis mises en musique par maistre Richard Renvoisy, maistre des enfants et chanoine de la Sainte-Chapelle du Roi à Dijon* (1), parurent à Dijon sans nom de traducteur. Je soupçonnais Henri Estienne en être l'auteur ; mais dans le recueil des *Carmina Philippi Roberti* se trouve une pièce *in obitum J. A. Begati*, où on lit ces vers :

. . . . . .
Teius Anacreon testis quem carmine nuper
Ludentem patrio tua nobis Musa reliquit,

ce qui indiquerait que cette traduction est du président du Parlement de Dijon, Jean Begat (2). On y retrouve les qualités de style de cette belle époque où notre langue pouvait s'exprimer avec plus de liberté, tandis qu'aujourd'hui, devenue si précise, et j'oserais dire si raisonnable, elle ne sait plus se prêter à une naïveté et à un abandon qui s'accordent mal avec nos mœurs.

Le sentiment de l'harmonie antique que Ronsard et son école ont cherché à introduire dans notre langue semble même s'affaiblir de plus en plus. J'entendais dans mon enfance réciter les vers avec un accent bien plus prononcé qu'aujourd'hui, soit qu'on fût encore sous l'influence d'une tradition poétique transmise de poëte en poëte, par l'habitude de scander les vers grecs et latins, soit par un effet de la psalmodie des chants d'église et surtout de la décla-

(1) Paris, Richard Breton, 1519, avec privilége du roi, petit in-8° oblong. Voy. le *Manuel du libraire* par M. Brunet, 5e éd., t. I, col. 256.

Renvoisy fit aussi la musique des Psaumes de David. Dans son *Histoire des Commentateurs de la coutume de Bourgogne*, p. 62, le président Bouhier rapporte que la trop libre fréquentation de Renvoisy avec ses jeunes élèves le fit tomber dans un crime pour lequel ce traducteur d'Anacréon fut condamné à être brûlé vif, sentence exécutée le 6 mars 1586.

(2) Papillon, *Bibl. des auteurs de Bourgogne*, t. II, p. 198. — Voy. aussi Fétis, *Biogr. des Musiciens*, art. Renvoisy et Poisot, *les Musiciens Bourguignons*, p. 18.

mation théâtrale, bien plus accentuée qu'elle ne l'est à présent.

> Les vers sont enfants de la lyre :
> Il faut les chanter, non les dire.

Les acteurs de Corneille, dont la déclamation se ressentait de celle de l'Espagne, ceux que Racine avait formés et inspirés de son harmonieux génie, avaient laissé une tradition conservée encore par Larive, que sur la fin de sa vie j'ai entendu au théâtre et souvent chez mon père, où il voulait bien réciter quelques beaux passages de nos grands tragiques, d'une voix aussi sonore qu'harmonieuse (1).

Voltaire accentuait aussi la déclamation dans le rôle de Cicéron, qu'il se plaisait à jouer sur son théâtre de Ferney, et Le Kain admirait son enthousiasme, surtout dans ces vers que Voltaire avait le droit de s'appliquer à lui-même :

> Romains ! j'aime la gloire, et ne veux pas m'en taire ;
> Des travaux des humains c'est le noble salaire !

Maintenant, lorsqu'on récite des vers on se borne à un débit tempéré par la crainte de prêter au ridicule en dépassant les limites des convenances par un enthousiasme qui ne serait plus compris.

C'est sous l'influence de la mélodie des Grecs et des Romains, c'est avec une oreille musicale que Ronsard, inspiré par Pindare, tenta par des rhythmes divers et par la sonorité de la rime de rivaliser avec l'antique poésie. Cependant il se refusa aux hasardeuses tentatives des poëtes formés à son

(1) Sa déclamation était très-différente de celle de Talma. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'expression extérieure dans toute son énergie, telle qu'elle peut être sous un beau ciel; celle de Talma était tout intérieure et comme sous l'influence d'un climat plus sombre : il était né en Angleterre. Tous deux, également admirables, savaient communiquer au spectateur l'émotion qu'ils éprouvaient. Mais mon père, malgré son admiration pour Talma, dont il était l'ami et le camarade au collége d'Harcourt, s'écriait souvent : « Mais il me gâte les vers de Racine; il les hache ! »

école, Baïf, Desportes et Jodelle, suivis par Denisot, Pasquier, Rapin, d'Aubigné, Sainte-Marthe, Passerat et autres, qui voulurent en donnant à nos syllabes la valeur des brèves et des longues lutter pour la mesure des vers avec la prosodie grecque et latine. Henri Estienne s'y est aussi essayé, car je le crois l'auteur de la traduction mot pour mot qu'il donne dans son *Traité de la précellence de la langue française* d'un distique de Martial où la mesure de l'hexamètre et du pentamètre est exactement reproduite :

Phosphore, redde diem : cur gaudia nostra moraris?
Cæsare venturo, Phosphore, redde diem.

Aube, rebaille le jour : pourquoy nostr' aise retiens-tu?
César va revenir; Aube, rebaille le jour.

Turgot et le roi Louis Bonaparte, dans de nombreuses tentatives, oubliées aujourd'hui, et tout récemment M. Ducondut dans son *Essai de rhythmique française,* ont renouvelé ces essais (1).

Mon père a voulu traduire l'ode de Sapho en vers saphiques; mais il s'est borné à la première strophe, « désespérant du succès d'un travail auquel se refuse le « génie de notre langue (2) ». Plus heureux, Villegas y a réussi, en espagnol (3). Mais dans notre langue ajouter aux difficultés de la rime et de la césure celle d'une prosodie où les brèves et les longues auraient classé les mots par catégories, c'était rendre la tâche presque impossible au poëte.

Aussi dans le grand nombre d'essais tentés en ce genre je n'en trouve que deux qui puissent, en satisfaisant l'oreille, donner l'idée du rhythme des Grecs et des Latins; le premier est de Ronsard et le second de Desportes :

(1) Avant Ronsard, plusieurs poëtes. dans leur enthousiasme pour l'harmonie de la rime, composèrent de detestables poésies en vers dits équivoqués, c'est-à-dire dont le dernier mot reproduisait exactement le même son que le mot précédent.

(2) Poésies de Firmin Didot, p. 281, in-8°, 1834.

(3) Dans son ode *à Zéphyre,* traduite aussi par mon père.

I.

Bĕllĕ | dŏnt lēs | yēux dŏucĕ | mēnt m'ŏnt | tūē
Pār ŭn | dŏux rē | gārd qu'ău cŏeur | ils m'ŏnt | rūē
Ĕt m'ŏnt | ēn ūn | rōc īnsĕn | sĭblĕ | mūē
Ēu mŏn pŏil grīsŏn.

II.

Voūs qŭi | lēs rūis | sēaux d'Hĕlĭ | cōn frĕ | qūentēz,
Voūs qŭi | lēs jār | dīns sŏlĭ | tāirĕs | hāntēz
Ĕt lĕ | fōnd dēs | bŏis, cŭrĭ | ēux dĕ | chŏisīr
L'ŏmbre ĕt lĕ | lŏisīr.

Toutefois Ronsard et Malherbe, sans se soumettre à des règles aussi rigoureuses, nous ont laissé des strophes qui peuvent jusqu'à un certain point être scandées comme des vers grecs et latins, tant l'harmonie des mots disposés avec art et selon certaines lois d'euphonie charme l'oreille par leur accord avec la prosodie des muses grecques et latines. Je me bornerai à deux exemples, l'un pris dans Ronsard, l'autre dans Malherbe.

Exemple du rhythme anacréontique pris dans l'ode de Ronsard :

Quănd cĕ beāu prĭntēmps jĕ vōi
J'ăpĕrçōi
Răjeŭnīr lă tērre ĕt l'ōnde
Et mĕ sēmblĕ qūe lĕ jōur
Et l'ămoūr
Cŏmmĕ enfānts naĭssēnt ău mōnde.

Voici la stance de l'ode de Malherbe en l'honneur de Louis XIII et de Richelieu, que M. Villemain a donnée comme un exemple d'harmonie musicale :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Ces belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art de faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,

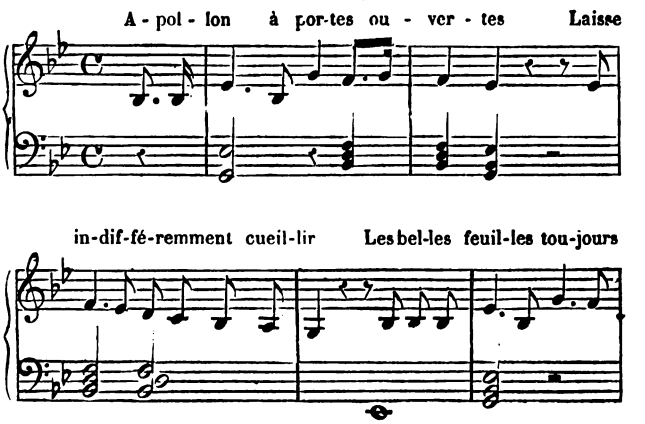
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

On pourrait, je crois, la scander ainsi :

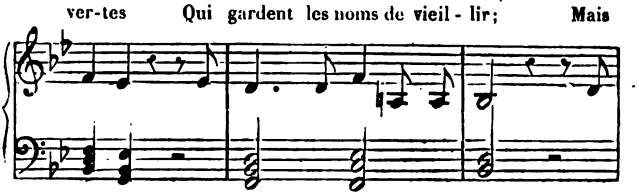
Ăpŏllōn ă pōrtĕs ŏuvĕrtes
Lăissē indĭffērĕmmēnt cūeillīr
Cĕs bĕllĕs fēuillēs toūjoūrs vērtes
Qŭi gārdĕnt lĕs nōms dē viĕillīr.
Măis l'ârt dĕ faīrĕ dēs cōurōnnes
Nĕst pās sū dĕ toūtĕs pĕrsōnnes,
Et trōis ŏu qūatrĕ sēulĕmēnt
Aŭ nōmbrĕ dĕsquéls ōn mĕ rānge
Pĕuvĕnt dŏnnēr ŭnĕ lōuānge
Qŭi dĕmēure ĕtērnēllĕmēnt.

« Ces vers bien récités, dit M. Villemain, ne vous sem-
« blent-ils pas, comme un orgue mélodieux, prolonger les
« sons du Psalmiste : *Cogitavi dies antiquos, et annos æter-*
« *nos in mente habui*..... Pour exprimer, en effet, l'orgueil
« et l'art du poëte antique, pour trouver dans nos langues
« modernes un écho de l'harmonie des Hellènes, je ne
« sais si notre poésie peut rien donner de préférable. »

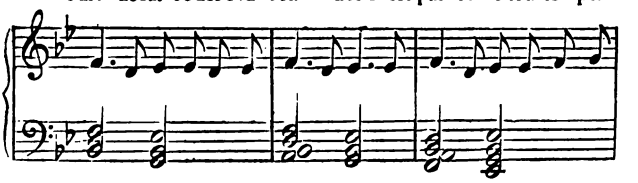
Si l'on voulait même forcer la déclamation de ce vers, on arriverait naturellement à ce récitatif qu'on pourrait ainsi noter :



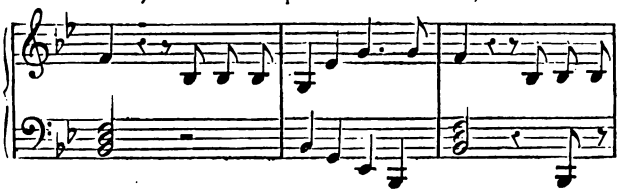
ver-tes Qui gardent les noms de vieil - lir; Mais



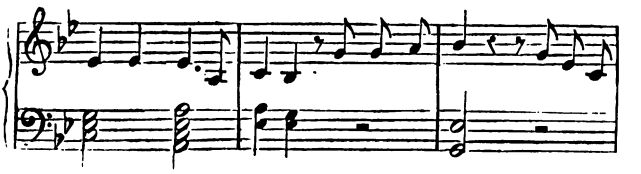
l'art de fai-re des cou-ron - nes N'est pas su de tou-tes per -



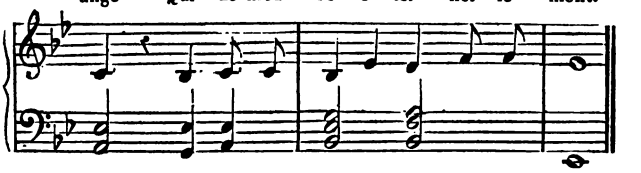
- sonnes, Et trois ou quatre seu - le-ment, Au nombre



des-quels on me ran-ge, Peu-vent don-ner u-ne lou -



- ange Qui de-meu - re é - ter - nel - le - ment.



Nos musiciens les plus célèbres au commencement de ce siècle, Lesueur, Cherubini, Méhul et Gossec, ont composé pour plusieurs odes d'Anacréon un chant avec accompagnement qui pourrait peut-être, maintenant que l'on a mieux étudié la musique des Grecs, se rapprocher davantage des rhythmes antiques.

Chez les anciens la science de la musique s'unissait à toutes les autres; elle était pour l'intelligence ce que la gymnastique était pour le corps. Espérons que nos artistes par des études approfondies parviendront à nous donner une idée plus exacte de la mélopée antique et des effets merveilleux qu'elle produisit en Grèce. Heureux celui dont les accords seront dignes d'Anacréon ! Son nom s'unira au sien, et ces vers inspirés à Ronsard par son enthousiasme lors de la découverte des odes d'Anacréon par Henri Estienne lui serviront de prélude :

Verse donc et reverse encor,
Dedans cette grand coupe d'or.
Je veux boire à Henri Estienne
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre Téïenne.

NOTA. Cette Notice n'est qu'un essai destiné à être placé en tête d'une édition *elzévirienne* d'Anacréon, maintenant sous presse, où j'ai cru devoir accompagner le texte grec d'une nouvelle traduction.

OBSERVATION

Relative à la page 7.

Indépendamment de ces poëtes lyriques nés dans les îles gréco-asiatiques, il est un grand nombre de poëtes et d'hommes illustres dans les lettres et les sciences, sans parler même des artistes, qui y ont aussi pris naissance; on y voit même figurer le nom de la plupart des premiers historiens de la Grèce :

A Claros est né Antimaque, à Amorgos le poëte ïambique Simonide, à Iasos un autre Chœrilus, à Rhodes Pisandre, à Cos Épicharme et Hippocrate, à Lemnos Philostrate, à Lesbos Hellanicus et Théophraste, à Chios Ion et Théopompe, à Syra l'historien Phérécyde, précepteur de Pythagore, à Céos Prodicus, en Chypre le philosophe Zénon, dans l'Eubée le poëte tragique Achæus, et sur le continent en face, en Aulide, l'historien Acusilaüs.

En Asie Mineure : Alcman et l'historien Xanthus à Sardes, le poëte Hipponax, Callinus et Héraclite à Éphèse, Mimnerme à Smyrne, Anaxagoras à Clazomène, Hécatée, Anaxamandre, Anaximène et Timothée à Milet, Hérodote et Denys à Halicarnasse, à Érétrie Achæus, l'historien Charon à Lampsaque, Strabon à Amassis, Lucien à Samosate, Galien à Pergame, Antimaque et les philosophes Xénophane à Colophon, Cléanthe à Assos, Xénocrate à Chalcédon, Chrysippe à Soli, Épictète à Hiérapolis, enfin, plus tard, Libanius à Antioche, Oppien à Anazarba, etc.

La Thrace elle-même, vit naître Musée, Orphée, Eumolpe, et la ville d'Abdère fut célèbre par son goût pour la musique et la poésie; le philosophe Protagoras y est né.

La Macédoine, moins poétique, aimait les lettres et produisit Aristote.

La Sicile a aussi produit des poëtes et des historiens célèbres. Dans la partie de cette île tournée vers l'Orient : à Himère Stésichore, à Tauroménium l'historien Timée, à Leontini Gorgias, à Agrigente Empédocle, à Syracuse Théocrite, Archimède et les historiens Philistus, Antiochus, Diodore et autres.

Dans la partie occidentale de la Grèce je ne vois que le chef de la philosophie sceptique, Pyrrhon, né à Élis, qui mérite d'être cité.

Quand on compare ce développement intellectuel concentré dans ces belles îles gréco-asiatiques et la splendeur dont elles brillaient avec ce qu'elles sont devenues, on se rappelle les beaux vers que leur vue inspirait à lord Byron :

The isles of Greece ! the isles of Greece !
  Where burning Sappho lov'd and sung,
Where grew the arts of war and peace,
  Where Delos rose and Phœbus sprung !
Eternal summer gilts them yet.
But all, except their sun, is set.

(*Don Juan*, Chant III.)

que mon ancien ami M. le Dr Piccolos, successeur du savant Koraïs, mon vénéré maître, a si bien traduits :

Ὦ νησιά, νησιὰ Ἑλλάδος! ὅπου Ἄρεως ἀγών,
Ὅπου τέχναι τῆς Παλλάδος ἤκμαζαν καὶ τῶν Μουσῶν,
Ὅπου ἔκρουε τὴν λύραν ἡ Λεσβία φλογερά,
Ὅπ' ἀνέτειλεν ὁ Φοῖβος καὶ ἡ Δῆλος ἱερά!
Χρυσολάμπετε ἀκόμη μ' ἀϊδίου θέρους φῶς,
Ὅλα ὅμως, πλὴν ἐκείνου, ἔσβυσαν ὁλοτελῶς.

(Φιλομούσου πάρεργα, F. Didot, 1838.)